

2M11.3166.8

V.011  
11483503

Université de Montréal

**L'émergence du discours identitaire anglo-québécois  
dans *The Gazette* de 1970 à 1980**

par

**Annie Durand**

**Département d'anthropologie**

**Faculté des arts et des sciences**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures**

**en vue de l'obtention du grade de**

**Maîtrise ès sciences (M.Sc.)**

**en anthropologie**

**Avril, 2003**

**© Annie Durand, 2003**



GN  
4  
U5f  
2004  
v.011

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

**Université de Montréal**  
**Faculté des études supérieures**

**Ce mémoire intitulé :**

**L'émergence du discours identitaire anglo-québécois  
dans *The Gazette* de 1970 à 1980**

**présenté par :**

**Annie Durand**

**A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :**

**John Leavitt : président-rapporteur**  
**Pierrette Thibault : directrice de recherche**  
**Deirdre Meintel : membre du jury**

**Mémoire accepté le :**

## Sommaire

L'objectif de ce mémoire est d'explorer l'émergence, l'expression et la transformation du discours identitaire Anglo-Québécois de la décennie des années soixante-dix. Nous observons comment ce groupe minoritaire construit les frontières symboliques qui le différencient du groupe majoritaire Franco-Québécois, cohabitant dans le même espace social, québécois et canadien à la fois.

Le thème théorique général dans lequel s'insère ce mémoire en ethnolinguistique, est celui de la dynamique de l'identité des communautés et celui de la construction sociale et symbolique de ces identités. Nous examinons par la notion de discours, en tant qu'espace discursif, l'expression collective des idéologies (de la langue, de la nation, de la religion, de l'identité, etc.).

Nous observons l'émergence du discours identitaire Anglo-Québécois dans le contexte social et culturel du Québec où, durant les dernières décennies, on a connu des changements sociaux importants dans les rapports de force entre groupes ethnolinguistiques qui ont eu comme effet la «minorisation» des Anglo-Québécois. La littérature laisse supposer que suite à ce revirement, les Anglo-Québécois en sont venus à sentir la nécessité en tant que minorité de se définir collectivement.

Ce discours est observé à travers le quotidien de langue anglaise *The Gazette* de Montréal, de 1970 à 1980. Nous nous sommes concentrés sur une période de dix jours couvrant la Saint-Jean Baptiste et le *Confederation Day*. Du point de vue des Anglo-Québécois, ce sont les fêtes de «soi», et de l'«Autre». Bien que certains auteurs réfutent l'hypothèse de la formation d'une identité collective chez les anglophones du Québec, par la méthode qualitative de l'analyse de contenu du quotidien, nous avons dégagé des évidences d'un discours identitaire chez ce groupe.

La recherche élaborée dans le cadre de ce mémoire, adopte une dimension historique et permet à travers l'analyse de contenu d'un corpus de données médiatiques, de dégager le sens commun, global et dominant de ce discours. Il s'agit d'un thème particulièrement chargé politiquement, et peu d'études se sont penchées sur la question de la dynamique de ces identités au Québec, d'un point de vue anthropologique. Aussi, s'attarder au discours Anglo-Québécois sur le rituel festif de la Saint-Jean Baptiste, fête associée historiquement aux Franco-Québécois, nous amène à observer le processus de construction de frontières symboliques, et la définition de soi qui passe par la définition de l'«Autre». L'auteure a directement porté son intérêt sur l'interrelation des groupes en adoptant une dimension comparative dans la perception des deux fêtes.

**Mots clés :** Anthropologie, ethnolinguistique, identité, Anglo-Québécois, fêtes nationales.

## Abstract

The objective of this thesis is to explore the emergence, the expression and the transformation of the Anglo-Quebecer identity discourse of the seventies. This study deals with the ways in which the Anglo-Quebecer minority erected symbolic frontiers to differentiate themselves from the French majority living in the same social context.

The general theoretical framework of this thesis in ethnolinguistics is one that looks at the dynamics of the formation of community identities, and the symbolic and social construction of these identities. Through the notion of discourse and discursive space, we examine the collective expression of ideologies (language, nation, religion, identity, etc.).

We observe the emergence of an identity discourse from the Anglo-Quebecers in the social and cultural context of Quebec, where, during the last decades, we have seen important social changes in the balance of power between the two ethnolinguistic groups. These social changes resulted in the emergence of an Anglo-Quebecer minority. As observed in the literature, this social turnaround seems to have induced the need for the Anglo-Quebecers to define themselves collectively as a minority.

This discourse is observed in an English-language daily newspaper (the Montreal Gazette) from 1970 to 1980. We focus our study on the ten-day period covering the St-Jean-Baptiste holiday and Confederation Day. From the Anglo-Quebecer point of view, these two holidays clearly identify the two ethnolinguistic communities. Even though some scholars refute the hypothesis of the formation of an Anglo-Quebecer collective identity, we bring out evidence of an identity discourse in this group through the qualitative analysis of the content of a daily newspaper.

The research elaborated for this thesis takes an historical dimension, bringing out, through the analysis of a body of media data, the global and dominant sense of this collective speech. This theme has an important political aspect, and few studies have looked at the dynamics of these Quebec identities from an anthropological point of view. Also, examining the Anglo-Quebecer discourse around the festive ritual surrounding the St-Jean-Baptiste day, a holiday historically associated with the French population, allows us to observe the ways in which symbolic boundaries are constructed and self-identity is defined in relation to an «other». We focus on the relationship between the two groups by looking comparatively at the perception of the two holidays.

**Key words:** Anthropology, ethnolinguistic, identity, Anglo-Quebecer, national celebrations.

## Table des matières

|   |           |
|---|-----------|
| Sommaire.....   | i         |
| Abstract.....   | iii       |
| Table des matières.....   | v         |
| Liste des tableaux.....   | viii      |
| Remerciements.....  | ix        |
| Introduction.....   | 1         |
| <br>  |           |
| <b>CHAPITRE 1</b>   |           |
| <b>Le contexte historique des rapports intergroupes : .....</b>       | <b>4</b>  |
| De la Conquête à la Confédération.....                                | 5         |
| La Révolution tranquille.....   | 5         |
| Les langues en contact avant et pendant la Révolution tranquille..... | 6         |
| Un vaste réseau institutionnel.....                                   | 10        |
| Quelques données démographiques.....                                  | 10        |
| Hypothèse.....  | 13        |
| <br>  |           |
| <b>Cadre théorique :.....</b>   | <b>14</b> |
| La dynamique de l'identité.....                                       | 14        |
| L'identité collective.....  | 14        |
| Langue et identité sociale.....                                       | 15        |
| Littérature sur les anglophones du Québec.....                        | 16        |
| Définition et délimitation de la communauté anglophone :              |           |
| une communauté hétérogène.....  | 16        |
| La construction sociale et symbolique des identités.....              | 21        |
| Barth et les frontières symboliques.....                              | 21        |
| Le discours identitaire.....  | 22        |

## CHAPITRE 2

|  |    |
|--|----|
| <b>Méthodologie</b> :.....                                       | 24 |
| Définition du corpus et de la période à l'étude.....             | 24 |
| Pertinence du choix du matériel journalistique.....              | 27 |
| Pertinence de la période à l'étude.....                          | 29 |
| Pertinence du choix d'analyse du thème des fêtes nationales..... | 30 |
| Méthodes d'analyse.....  | 31 |

## CHAPITRE 3

|  |    |
|--|----|
| <b>Analyse du discours anglo-qubécois dans <i>The Gazette</i></b> : .....          | 34 |
| <b>Analyse du point de vue des appellatifs</b> .....                               | 34 |
| «Canadian» et «Quebecer».....  | 35 |
| Les «French-speaking Canadians».....   | 38 |
| La pragmatique du pronom dans le discours identitaire.....                         | 40 |
| <br>   |    |
| <b>Analyse du point de vue des fêtes nationales</b> .....                          | 43 |
| La fête de la Saint-Jean Baptiste.....   | 43 |
| Avant 1975 : sentiment d'exclusion chez les Anglo-Québécois.....                   | 44 |
| 1975, marque un tournant dans la perception de la fête.....                        | 48 |
| Le «Dominion Day», le «Canada Day» ou la «Confederation Day» ?.....                | 54 |
| L'appartenance au Canada.....  | 55 |
| La contextualisation de la ferveur festive.....                                    | 59 |
| Une fête apolitique.....   | 61 |
| L'apathie vis-à-vis la fête.....   | 63 |
| <br>   |    |
| <b>Analyse du point de vue des frontières symboliques entre les groupes</b> :..... | 70 |
| Découpage de l'espace social selon les groupes linguistiques.....                  | 70 |
| Le principe de communauté ou de groupe linguistique.....                           | 74 |

|   |    |
|---|----|
| Liens entre langue et culture, langue et identité.....              | 74 |
| Les gallicismes dans l'anglais québécois.....                       | 76 |
| Deux cultures distinctes.....                                       | 78 |
| Une identité de minorité.....                                       | 79 |
| Un sentiment d'appartenance au Québec chez les Anglo-Québécois..... | 81 |
| <br>  |    |
| Conclusion.....   | 83 |
| Bibliographie.....  | 88 |

## Liste des tableaux

### TABLEAU 1 :

Population anglaise (ANG) du Québec en 1971, 1981, 1986 et 1991..... 12.1

### TABLEAU 2 :

Évolution de la population LMA du Québec et de ses composantes,

1971, 1981 et 1986..... 12.2

(LMA = Langue maternelle anglaise)

### TABLEAU 3 :

Nombre d'articles retenus pour l'analyse, selon les thèmes et les années..... 25

## Remerciements

J'adresse d'abord mes remerciements sincères à ma directrice de recherche, Pierrette Thibault, qui a su croire en mon potentiel et en mon travail de recherche. Je la remercie aussi grandement, pour son temps, son travail judicieux et professionnel d'orientation, mais aussi pour ses qualités humaines et son attitude compréhensive et ce, malgré une période exigeante dans sa carrière.

Je tiens à exprimer également mes remerciements chaleureux, à toutes les personnes qui ont si généreusement investi temps et énergie à l'appui de ce travail de longue haleine. Ces proches, qui sauront se reconnaître, ont su m'accompagner à toutes les étapes, heureuses comme difficiles, de ce rite de passage académique.

«Au début, c'est tout petit. C'est là, pourtant. Mais si flou, si mouvant. Ça se dérobe dès qu'on veut le cerner. Parfois, un simple souci domestique, un rien fait s'évanouir l'évidence et on se dit, désespéré, que ce n'était peut-être rien - rien à dire... Et puis ça revient. Alors il faut se mettre à l'écoute, faire taire en soi, et autour, tout ce qui peut brouiller cette sorte de petite musique [...] Il faut bien commencer, se jeter, rompre le silence. Alors on commence par le début, on écrit un préambule.»

Dupperey, Anny (1999) *Les chats de hasards*, Paris: Éditions du Seuil, p.36-37.

## Introduction

De nombreux chercheurs qui se sont penchés sur la question du «Québec anglais», s'entendent pour dire que c'est dans le contexte de la Révolution tranquille que les Anglo-Québécois ont pris conscience de former une collectivité. Face aux changements socioculturels provoqués par l'affirmation identitaire nationaliste franco-québécoise et à leur préoccupation de survivance dans une Amérique du Nord anglophone, les Anglo-Québécois, en réaction, en viennent également à sentir la nécessité de défendre leur survivance par leur force politique déclinante. «Ce revirement prit par surprise les anglophones eux-mêmes. Face à un besoin urgent de se connaître pour décider de leur avenir collectif en tant que *minorité au sein du Québec*, et non plus - du moins non plus uniquement - en tant que *majorité au sein du Canada*, ils se sont trouvés privés des instruments nécessaires.» (Waddel 1982: 31-32)

Nous nous proposons dans ce mémoire d'explorer le discours identitaire des Anglo-Québécois dans son émergence, son expression et sa transformation, en tenant compte du contexte de l'époque des années soixante-dix. Pour ce faire, nous avons procédé à une analyse de contenu de ce discours à travers des coupures de presse du quotidien *The Gazette*, entre 1970 et 1980 inclusivement. Nous porterons principalement notre analyse sur les thèmes du discours rencontrés dans les articles sur les fêtes nationales de la Saint-Jean Baptiste et du Canada (*Canada Day*). Ces événements festifs nous permettront d'observer les appartenances sociales, ethniques, politiques, nationales, linguistiques, etc., des Anglo-Québécois. Nous porterons également notre attention sur la catégorisation et la définition du groupe franco-québécois du point de vue des Anglo-Québécois. Notre mémoire se structure autour de la trame centrale des relations intergroupes Franco-Québécois et Anglo-Québécois définies en terme de frontières symboliques.

Nous chercherons donc des indices du discours identitaire Anglo-Québécois dans sa définition de «soi», mais aussi dans sa définition de l'«Autre», à travers l'émergence d'une conscientisation de la «minorisation» de leur groupe. Nous avons fait le choix de faire une analyse du discours identitaire par les médias puisqu'il s'agit selon nous de l'expression d'un discours large, commun et dominant. Nous considérerons ce discours comme étant l'expression de l'idéologie collective telle que définie par Heller et Labrie (2001).

Nous débuterons par une présentation de la contextualisation socio-historique et politique de la société québécoise des années soixante-dix, en traitant de la nature des contacts entre groupes Anglo-Québécois et Franco-Québécois. Dans ce même premier chapitre, nous définirons ensuite notre cadre théorique en présentant les concepts d'identité collective, de discours identitaire ainsi que celui de frontières symboliques. Nous ferons également une revue de la littérature sur les Anglo-Québécois, pour se rendre compte que bien que nous reconnaissons unanimement à ce groupe une conscience de sa collectivité, les chercheurs ne s'entendent pas tous sur les mêmes éléments de cohérence et les mêmes éléments d'identification au groupe.

Nous présenterons par la suite notre méthodologie d'analyse de contenu de notre corpus écrit. Ensuite, nous exposerons notre analyse avec notre observation sur l'emploi des différents appellatifs (ou ethnonymes) par lesquels les Anglo-Québécois catégorisent les groupes sociaux. Nous verrons également par l'emploi de pronoms personnels tels que «us» et «them», qu'il s'opère un processus d'inclusion et d'exclusion des individus selon les groupes. Nous aborderons par la suite, l'analyse de la perception qu'ont les Anglo-Québécois de la fête de la Saint-Jean Baptiste, et par le fait même, des Franco-Québécois également. Nous verrons comment il y a, de la part des anglophones, une dé-identification très nette des francophones. Ils se sentent exclus des festivités, mais aimeraient pouvoir y participer. Par ailleurs, la fête nationale du Canada appelle des sentiments opposés chez les Anglo-Québécois. Pour certains, cette fête éveille une appartenance symbolique au Canada, mais de façon généralisée, c'est un sentiment

d'apathie vis-à-vis la fête qui est exprimé. Nous verrons également de quelle façon les frontières symboliques objectivées entre ces groupes témoignent de la conscience d'une différenciation linguistique, ethnique, culturelle et politique. Toutefois, c'est davantage l'idée de différence qui découpe les groupes sociaux, que les différences de contenu culturel en elles-mêmes.

«En 1960, il n'existait pas d'Anglo-Québécois. Il y avait des Anglais qui vivaient au Québec, bien sûr, mais qui se définissaient eux-mêmes comme Canadiens anglais.»<sup>1</sup>

## CHAPITRE 1

### Le contexte historique des rapports intergroupes :

Tel que défini par Tabouret-Keller (1997), le processus d'identification est en perpétuel changement et dépend de différentes contraintes sociales (par exemple historique, institutionnelle et économique). Or, vu l'importance du contexte social-historique, nous nous attarderons ici à en faire une brève description. Il ne s'agit pas d'une étude historique, mais d'une analyse du discours replacée dans son contexte historique. Nous le considérons dans son sens historique global, qui touche aussi les sphères économique, politique et sociale du Québec. Comme le dit Schmitz (1997: 224), «la construction d'une identité collective n'est pas l'œuvre d'un jour.»

Pour bien comprendre les relations entre groupes ethno linguistiques anglophone et francophone au Québec, et pour comprendre les relations de pouvoir entre les statuts des groupes (majoritaire/minoritaire, dominant/dominé, *superordinate/subordinate*...) nous pouvons remonter jusqu'à l'époque de la Conquête. Les anglophones du Québec ne représentent pas n'importe laquelle des minorités. Longtemps, ils ont bénéficié du statut de minorité majoritaire, c'est-à-dire dans le sens non pas démographique, mais en terme économique et politique. C'est la nature des liens historiques entre les groupes Anglo et Franco-Québécois qui nous intéresse et qui va nous éclairer sur la dynamique des identités, d'une époque moins lointaine qu'est la décennie des années soixante-dix.

---

<sup>1</sup> Caldwell, Gary. «Le Québec anglais : prélude à la disparition ou au renouveau» in *Le Québec en jeu : comprendre les grands défis*. Daigle, G. (dir.). Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1992, p.483.

## **De la Conquête à la Confédération**

Les premiers anglophones du Québec étaient venus en tant que «conquérants-colonisateurs» (Brunet 1975). Ils ne figuraient donc pas comme de simples habitants, encore moins de simples immigrants. Ils venaient occuper le territoire de la Nouvelle-France qu'ils avaient conquis au nom de la Couronne britannique, suite à la victoire de la bataille des plaines d'Abraham. C'était la Conquête de 1759. Par la suite, l'Acte constitutionnel de 1791 a divisé la Vallée du Saint-Laurent en deux colonies. Les sujets britanniques, pour la plupart, s'indignèrent de cette décision du Parlement impérial qui offrait aux descendants franco-catholiques une légitimité politique et un pouvoir de représentation.

Durant près d'une vingtaine d'années, entre 1830 et 1850, l'immigration massive de colons des îles Britanniques a eu comme conséquence de créer une majorité anglophone à Montréal. Mais depuis 1871, la majorité des habitants est à 60 % de langue maternelle française (Levine 1997). Ces chiffres ont fluctué, mais la population francophone est toujours restée majoritaire dans la province depuis. Toutefois, bien que majoritaires en nombre, les Franco-Québécois n'ont pas connu un pouvoir politique représentatif de leur nombre avant la période de la Révolution tranquille amorcée après 1960.

## **La Révolution tranquille**

La cohabitation avec les francophones et les tensions entre les deux groupes ethnolinguistiques ont toujours existé et sont partie d'une histoire commune aux deux peuples fondateurs. Il y a encore trente ans, nous pouvions décrire les Anglo-Québécois en tant que groupe «minoritaire majoritaire». Cela signifie qu'un groupe est majoritaire dans un contexte étatique, mais minoré dans une région de cet État, d'un point de vue démographique (quantitatif), mais également d'un point de vue politique (qualitatif) selon le statut des langues et des groupes en présence.

Au Québec, malgré le fait que les anglophones soient quantitativement moins nombreux que les francophones, ils bénéficient toutefois d'une importante force de représentation et d'un pouvoir économique influent (cela a été plus marqué à une époque où l'on parlait au Québec d'une double majorité - l'une majorité démographique, et l'autre politique), mais les Anglo-Québécois ont été minorés devant la lutte qu'ont menée les Franco-Québécois quant au statut et aux fonctions sociolinguistiques du français, mais aussi devant la perte de contrôle des secteurs économiques et politiques de la société québécoise.

«Jusqu'au milieu du XXe siècle, il n'y eut pas à proprement parler de conflit linguistique au Québec. Les Canadiens français acceptaient comme un fait irréversible la prédominance de l'anglais dans les économies canadienne et québécoise, l'unilinguisme des institutions publiques fédérales et le bilinguisme de celles du Québec, la cohabitation au Québec des réseaux francophone et anglophone dans l'enseignement, le système de santé et de bien-être, les moyens de communication [...] l'affichage unilingue anglais des commerces et des maisons d'affaires» (Rocher 1992: 423)

### **Les langues en contact avant et pendant la Révolution tranquille**

Avant 1960, la question linguistique ne fait pas l'objet d'un débat linguistique houleux, ni même timide, entre groupes anglophone et francophone au Québec. Pourtant, elle sera au centre de la crise politique québécoise des quatre dernières décennies. Le déséquilibre démographique entre les groupes linguistiques existait déjà sans qu'il y ait confrontation. C'est donc qu'il y a eu une politisation de la question linguistique qui était plus tôt dans l'histoire, dénuée de toute connotation politique. Ce n'est qu'à partir des années soixante que prend racine la guerre linguistique entre anglophones et francophones.

Le pacte confédératif de 1867 sur le partage des responsabilités législatives entre les paliers de gouvernement provincial et fédéral, conclut une division des compétences. On concède aux provinces la responsabilité de l'éducation, et l'on reconnaît au Québec, un double réseau scolaire confessionnel, l'un protestant et l'autre catholique, qui

correspondent aux deux groupes linguistiques majoritaires, ce qui revient à garantir à chacune des deux communautés linguistiques principales un enseignement scolaire dans sa langue (Maurais 1987). Par ailleurs, la Constitution garantit le droit d'utiliser les deux langues au Québec.

Le «pacte» établi par la constitution, reproduisait selon Levine (1996), le statu quo existant entre les communautés d'affaires francophones et anglophones à Montréal, c'est-à-dire la légitimité donnée à la communauté anglophone par l'élite francophone (ibid. 76). Dans les années soixante, au début de la période qu'on appelle la Révolution tranquille, plusieurs facteurs se conjuguent pour remettre en question ce statu quo social, économique, politique et linguistique.

À la source de cette période de changements historiques, on trouve entre autres, toujours selon Levine, l'émergence de Toronto comme métropole économique du Canada au détriment de Montréal (un phénomène qui commence à partir de 1930). Ce changement se traduit par l'affaiblissement de l'élite anglophone de Montréal. Ce déclin relatif du pouvoir anglophone à Montréal, a pour conséquence d'encourager les francophones d'alors, à défendre leur langue dans une province où se déploient une économie et une culture de langue française.

S'ajoute à ce facteur, la modification de la structure sociale de la communauté francophone, c'est-à-dire l'apparition d'une nouvelle classe moyenne constituée de technocrates, de fonctionnaires et de chercheurs. À l'origine de cette évolution, il faut noter un changement démographique au sein de la communauté francophone dans la région métropolitaine. En effet, le nombre de francophones double entre 1931 et 1961 dans la région de Montréal où se regroupe en moyenne 40% de la population francophone du Québec. Cette nouvelle classe moyenne conteste le nationalisme canadien-français traditionnel, c'est-à-dire conservateur et ruraliste. L'autonomie et le pouvoir des institutions anglophones sont contestés. Il y a donc une prise de conscience chez les francophones de l'importance de la défense et de la promotion de leur culture et

de leur langue, non pas seulement dans le contexte urbain montréalais, mais également dans le contexte anglophone nord-américain.

Durant cette transition historique s'opère un changement important des mentalités. En effet, d'une culture rurale «canadienne-française», on passe à une culture urbaine «québécoise». Par le fait même, se produit ce que Levine appelle le passage d'une «idéologie de survivance» à une «idéologie du militantisme» (1996: 84). Les francophones québécois passent donc de la condition de minorité linguistique au Canada à celle de majorité au Québec.

À partir de 1969, la politique linguistique commence à intervenir non plus seulement sur le corpus de la langue, mais également sur son statut. L'adoption de la loi 63 en 1969, *Loi pour promouvoir la langue française au Québec*, s'attaque, sans trop de rigueur, au secteur de l'enseignement. Elle promouvoit des buts contradictoires en enjoignant les commissions scolaires à donner leurs enseignements en français, tout en reconnaissant aux parents le libre choix de la langue d'enseignement. En d'autres termes, les parents avaient toujours la possibilité d'envoyer leurs enfants à l'école dans la langue de leur choix. Par ailleurs, même si les nouveaux arrivants avaient aussi le choix de la langue d'enseignement, l'anglais continuait de bénéficier de plus de popularité au sein des immigrants. Cette loi est le reflet d'une préoccupation nouvelle chez les francophones : l'intégration des immigrants à la société franco-québécoise.

La loi 22, *Loi sur la langue officielle du Québec*, qui déclare le français langue officielle du Québec, est adoptée en 1974 par le gouvernement libéral de Robert Bourassa. Elle caractérise un changement de «ton» dans le débat linguistique, puisqu'elle introduit une dimension plus coercitive qu'incitative. Le français devient la langue d'usage du gouvernement québécois, mais aussi celle du travail et de l'affichage. Par ailleurs, le droit d'envoyer ses enfants à l'école anglaise est préservé. Cependant, ceux-ci doivent assurer leur compétence dans cette langue par un test linguistique obligatoire. La loi 22 tente un compromis entre la volonté désormais affichée chez les francophones de

construire un Québec français, et la volonté de plus en plus forte chez les anglophones de préserver leurs droits acquis.

C'est le gouvernement du Parti québécois, qui peu après son accession au pouvoir, en 1976, décide de réviser la loi 22. Le ministre d'État au Développement culturel, Camille Laurin, dépose un livre blanc sur la politique québécoise de la langue française. Ce sont, entre autres, la perte de vitesse de la croissance démographique du groupe francophone, le fait que le français demeure la langue des emplois inférieurs, ainsi que l'augmentation de l'immigration allophone qui poussent le gouvernement à proposer une loi plus coercitive que la loi 22. Ainsi, en 1977 est adoptée la *Loi sur la Charte de la langue française*, appelée aussi loi 101. Le français y est considéré «langue distinctive d'un peuple majoritairement francophone [...] qui permet au peuple québécois d'exprimer son identité» (cité dans Chevrier, 1997; 23). C'est à partir de l'élaboration de cette charte que commence véritablement l'affirmation du fait français sur le plan législatif.

Les réactions de la communauté anglophone de l'époque sont virulentes. Elle voit dans l'application de cette *Charte* une atteinte aux droits individuels. Par la voie judiciaire, et grâce à l'appui du gouvernement fédéral, la communauté anglophone réussit à faire modifier la loi 101 de façon à réduire sa portée (Chevrier, 1997; 24). Dès 1978, la Cour suprême donne raison aux anglophones en jugeant illégales, les dispositions faisant du français la seule langue de la législation et des tribunaux. En 1982, la création de la *Charte canadienne des droits et libertés* vient donner une nouvelle arme aux opposants à la loi 101 qui se voient garantir des droits linguistiques individuels. Encore aujourd'hui, la question de l'affichage comme enjeu symbolique, ne cesse de défrayer les manchettes avec, entre autres, l'apparition d'un mouvement anglophone radical dans le *West Island* de Montréal. Ainsi, la loi 101, dont on dit aujourd'hui qu'elle est devenue un véritable «gruyère», tant les interventions de la Cour suprême ont limité sa portée, est l'expression de l'impasse vers laquelle ont évolué les relations entre communautés francophone et anglophone.

Le portrait que nous venons de faire de la politique et de l'aménagement linguistique au Québec, ainsi que de leurs origines socio-historiques nous permet de faire une courte analyse de ces phénomènes des relations intercommunautaires. Le type d'intervention dirigiste auquel en est arrivé le gouvernement du Québec sur le plan de la langue est, nous l'avons vu, l'expression d'un rapport de force modifié entre les groupes majoritaire et minoritaire.

### **Un vaste réseau institutionnel**

Les Anglo-Québécois, et surtout la communauté protestante, avaient mis en place un réseau d'institutions privées important et puissant. Les anglophones ont leurs propres hôpitaux et services sociaux (*General Hospital, Royal-Victoria, Jewish Hospital, St-Mary's*), ainsi qu'un réseau scolaire touchant toute la province, comprenant entre autre trois universités (*McGill, Concordia, Bishop*), et six Cégeps (quatre à Montréal et deux en région), sans compter les sections anglaises des Cégeps de Gaspé et de Hull. Du côté des communications, on retrouve un quotidien montréalais (*The Gazette*) et l'accès à un bon nombre d'hebdomadaires et de mensuels du Québec rural, ainsi que du Canada anglais et des États-Unis. Notons également que jusqu'en 1979, un autre quotidien de langue anglaise était distribué, *The Montreal Star*. En 1982, la moitié des stations de radio et deux des cinq stations de télévision montréalaise diffusaient en anglais (Waddel 1982).

### **Quelques données démographiques**

La population anglo-québécoise a connu des fluctuations démographiques à la baisse depuis les années soixante-dix que Caldwell (1994) explique de plusieurs façons. Il faut spécifier que «Anglo-Québécois» signifie pour lui les individus de langue maternelle

anglaise, nés au Québec et d'origine ethnique britannique (Anglais, Écossais, Irlandais ou Gallois). Or donc, selon le Recensement du Canada, cette population était homogène linguistiquement et ethniquement à 95% jusqu'à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale. «À l'époque, la distinction entre Anglais et Français du Québec ne laissait aucun doute de l'existence de deux milieux culturels très distincts et à peu près imperméables» (ibid. 15)

Les changements dans la taille et la composition du groupe anglophone sont tributaires entre autre de l'immigration autre que britannique. Les nouveaux arrivants ont eu une propension à s'assimiler plus facilement aux milieux de langue anglaise. Il faut tenir compte également de l'assimilation à l'anglais de certains Canadiens français, d'Américains et aussi de la communauté juive, sans oublier l'«exode» de nombreux Anglo-Québécois à l'extérieur de la province, souvent vers la ville de Toronto. Tous ces facteurs ont encouragé la diversification linguistique et ethnique de la population anglo-québécoise. Les Anglo-Québécois connaissent une diminution de leur population entre 1971 et 1986, soit un déclin de 15% de la population (ibid. 27). Toutefois, les chiffres se stabilisent depuis 1986 et témoignent d'un renversement de la tendance, principalement dû à la hausse des naissances dans les familles dont la mère est de langue anglaise.

Selon Caldwell, les anglophones n'ont réellement pris conscience de leur entité distincte en tant que minorité au Québec et non plus de majorité au sein du Canada, qu'à partir du 15 novembre 1976 (élection du Parti Québécois (PQ) - parti francophone et indépendantiste). Ils jouissaient de leur omniprésence dans les secteurs économique et politique, ce qui leur donnait une confiance en soi; ils avaient une conscience d'appartenir au groupe majoritaire. Parallèlement aux changements entraînés par la Révolution tranquille et par la prise de conscience des francophones de leur existence comme collectivité majoritaire en nombre dans la province, les anglophones ont connu une perte de confiance et ils ont commencé à se préoccuper de leur survivance et à vouloir affirmer leur identité et leur force politique. C'est en réaction à la prise du pouvoir par les francophones que les anglophones en viennent à se reconnaître

également une identité collective et distincte (distincte de celle des Québécois francophones et des Canadiens anglais).

Ainsi, le lien entre les Anglo-Québécois et les Franco-Québécois est indéniable et incontournable pour comprendre la dynamique identitaire de chacun des groupes. Leur histoire est interreliée, tout comme l'est d'ailleurs l'histoire de tous les groupes en contact. Caldwell nous décrit le Québec anglais et son interrelation avec le Québec français dans les termes suivants :

«ses origines et sa destinée sont indissociables de celles du Québec français et du Canada tout entier. Cela se manifeste dans le fait que la notion d'un «Québec anglais» n'existait pas il y a à peine un quart de siècle. Jusqu'aux années 1960, le Québec était habité par des Canadiens anglais et français et non (pour parler de la colonisation européenne) par des Québécois anglais ou français.» (Caldwell 1994: 7)

La notion de «Québec anglais» est donc un construit social récent, que nous pouvons situer dans le temps, en postulant son émergence autour du début des années soixante-dix (ibid.). Par ailleurs, il y a eu un intérêt très marqué dans le milieu académique pour le groupe Franco-Québécois, mais le contexte historique plus moderne a fait également des Anglo-Québécois un objet d'étude, autant sociologique que politique, historique, démographique et statistique, et parfois anthropologique. Waddel (1982: 30) s'exprime ainsi:

«Il y a quelques années encore (oserai-je dire jusqu'au 15 novembre 1976 ?) les anglophones du Québec n'existaient guère comme entité distincte. Bien que minoritaires en nombre, ils étaient omniprésents - en tant que prolongement du Canada anglais - et leurs leaders jouaient un rôle prépondérant dans l'exercice du pouvoir au Québec même. Comme les frontières d'un Québec français étaient mal définies et peu respectées, les anglophones assumaient le rôle de minorité majoritaire. [...] c'étaient les autres - les francophones - qui étaient faits pour être circonscrits, analysés, objectivés. [...] les anglophones étaient exclus de ces études, ou y figuraient tout au plus de façon superficielle.»

TABLEAU 1  
Population anglaise (ANG) du Québec en 1971, 1981, 1986 et 1991

| Année | Population totale<br>du Québec<br>(Y compris<br>personnes en<br>institution) | Population<br>de langue<br>maternelle<br>anglaise<br>(LMA) | Taux de LMA<br>sur l'ensemble<br>(I/II) | LMA <sup>2</sup>       |                                |                                      | Total <sup>3</sup><br>VIII | ANG (IV + V) | % de I<br>VIII |
|-------|--|--|---|------------------------|--------------------------------|--------------------------------------|----------------------------|--------------|----------------|
|       |  |  |   | Nés<br>au Québec<br>IV | Nés ailleurs<br>au Canada<br>V | Nés à l'extérieur<br>du Canada<br>VI |                            |              |                |
| 1971  | 6 027 765  | 788 830  | 13,1%                                   | 519 000                | 141 800                        | 129 300                              | 661 000                    | 11,0%        |                |
| 1981  | 6 369 070  | 680 890 <sup>1</sup>                                       |   | 462 700                | 110 800                        | 107 400                              |                            |              |                |
| (a)   | 6 369 070  | 685 320  |   | 465 700                | 111 600                        | 108 100                              |                            |              |                |
| (b)   | 6 490 720  | 698 410  | 10,1%                                   | 474 600                | 113 700                        | 110 200                              | 588 000                    | 9,1%         |                |
| 1986  | 6 532 460  | 644 510 <sup>1</sup>                                       |   | 448 800                | 103 700                        | 92 000                               |                            |              |                |
| (a)   | 6 532 460  | 650 120  |   | 452 700                | 104 600                        | 92 800                               |                            |              |                |
| (b)   | 6 732 350  | 670 010  | 10,0%                                   | 466 600                | 107 800                        | 95 600                               | 574 000                    | 8,5%         |                |
| 1991  | 6 895 970  | 647 300 <sup>1</sup>                                       | 9,4%                                    |                        |                                | 83 870                               | 563 430                    | 8,4%         |                |

1. Réponses simples, plus la moitié des réponses doubles (anglais et français).
2. Chiffres arrondis à la centaine près.
3. Chiffres arrondis à la centaine près.
  - (a) Y compris les personnes en institution: plus 0,65 % en 1981 et 0,87 % en 1986.
  - (b) Chiffres ajustés pour tenir compte du sous-dénombrement: 1,91 % en 1981 et 3,06 % en 1986.

Source: Statistique Canada, compilations spéciales.

TABLEAU 2  
 Évolution de la population LMA du Québec  
 et de ses composantes, 1971, 1981 et 1986 (en milliers)

|                                   | 1971 |       | 1981 |       | 1986 |       | Différence<br>1971-1986 |
|-----------------------------------|------|-------|------|-------|------|-------|-------------------------|
|                                   | N    | %     | N    | %     | N    | %     | %                       |
| Total LMA                         | 789  | (100) | 698  | (100) | 670  | (100) | -15                     |
| <i>Composantes</i>                |      |       |      |       |      |       |                         |
| Nés au Canada<br>(ANG)            | 661  | ( 84) | 588  | ( 84) | 574  | ( 86) | -13                     |
| Nés<br>au Québec                  | 519  | ( 66) | 475  | ( 68) | 466  | ( 70) | -10                     |
| Nés<br>à l'extérieur<br>du Canada | 129  | ( 16) | 110  | ( 16) | 96   | ( 14) | -26                     |

Source: Statistique Canada, compilations spéciales.

## Hypothèse

En tenant compte de cette contextualisation socio-historique, nous pouvons nous demander quelles sont les caractéristiques du discours identitaire Anglo-Québécois et comment il se construit, s'exprime et se transforme.

Notre hypothèse est qu'il existe un discours identitaire propre aux Anglo-Québécois. Parce que ce discours émerge en opposition à la montée du nationalisme franco-québécois, il comprendrait une part importante de négation, c'est-à-dire que les Anglo-Québécois se définiraient davantage par ce qu'ils ne sont pas, que par ce qu'ils sont. Or, le discours s'appuyant sur l'interrelation des groupes dans la dynamique de l'identité, on pourrait s'attendre à trouver, de façon dominante, que la définition de soi passe par l'objectivation de l'«Autre». Les Anglo-Québécois mettraient davantage l'accent sur l'existence des frontières symboliques entre les groupes, que sur la définition d'un contenu culturel du groupe.

## **Cadre théorique :**

Dans ce chapitre, nous définirons de façon à rendre opératoires les notions qui ont servi à l'analyse du discours identitaire Anglo-Québécois. Nous ne discuterons pas de toutes les définitions données aux concepts utilisés dans ce mémoire, pas plus que nous n'en ferons l'histoire critique car un tel travail nous éloignerait de nos objectifs. Or, notre analyse reposera sur la notion de frontières symboliques, ainsi que sur les concepts d'identité collective et de discours identitaire.

## **La dynamique de l'identité**

### **L'identité collective**

Ce que nous allons retenir dans notre définition de l' «identité», c'est qu'elle est un construit, parce qu'elle renvoie au sentiment d'appartenance qu'éprouve un individu, et qui le définit identitairement au sein d'un espace social. Il y a donc une part de subjectivité parce que l'identité est une question d'appartenance et d'auto-inclusion à une collectivité imaginaire et symbolique. L'identité est dynamique et contextuelle et n'est jamais achevée. Elle n'a pas non plus de frontières figées. C'est-à-dire qu'elle est en perpétuelle transformation dépendant du contexte social. Ce qui est certain, c'est qu'elle est en lien direct avec la situation d'interaction entre les groupes, entre les individus.

Nous allons défendre une approche subjectiviste de l'identité. Par contre, tout en reconnaissant la place de l'individu dans l'auto-attribution, ou l'attribution volontaire, il y a des facteurs sociaux dont il faut tenir compte dans la dynamique de l'identité.

«Si l'identité est bien une construction sociale et non un donné, si elle relève de la représentation, elle n'est pas pour autant une illusion qui dépendrait de la pure subjectivité des agents sociaux. La construction de l'identité se fait à l'intérieur de cadres sociaux qui déterminent la position des agents et par là même orientent leurs représentations et leurs choix. Par ailleurs, la construction

identitaire n'est pas une illusion car elle est dotée d'une efficacité sociale, elle produit des effets sociaux réels.» (Cuche 1996: 87)

Nous considérerons également l'identité comme étant plurielle, c'est-à-dire que plusieurs affiliations ou allégeances sont possibles et qu'elles ne sont pas nécessairement contradictoires. Elles le sont au niveau individuel, mais le sont également au niveau des groupes sociaux. Plusieurs marqueurs d'identification sont possibles : «Hence identity is rather a network of identities, reflecting the many commitments, allegiances, loyalties, passions, and hatreds everyone tries to handle in ever-varying compromise strategies.» (Tabouret-Keller 1997: 321)

### **Langue et identité sociale**

Nous nous intéresserons également dans ce mémoire aux groupes linguistiques, étant donné le contexte québécois de cette étude. En effet, le rapprochement entre la langue et l'identité sociale est indubitable au Québec. Jusque dans les années soixante, la religion et l'ethnie ont servi de marqueurs différenciateurs entre les groupes, mais suite à des changements sociaux et politiques, les rapports ont été conceptualisés et construits en termes linguistiques. C'est, depuis, la langue qui polarise les relations intergroupes au Québec. L'«identité» se présente «à la fois comme une catégorie de pratique et une catégorie d'analyse» (Brubaker 2001: 69). C'est donc ce contexte qui a défini notre approche pour une étude du discours identitaire du groupe linguistique Anglo-Québécois.

Nous pouvons nous demander quelle place occupe la langue dans le discours identitaire Anglo-Québécois : Participe-t-elle à la formation d'une identité collective ? Nous verrons donc comment l'identité anglo-québécoise est constituée d'un ensemble de marqueurs, surtout différenciateurs des Franco-Québécois, dont l'un d'entre eux est la langue.

## **Littérature sur les anglophones du Québec**

### **Définition et délimitation de la communauté anglophone : une communauté hétérogène**

Dans la littérature consacrée aux Anglo-Québécois, on s'entend pour dire qu'il existe une communauté anglophone au Québec. On reconnaît généralement qu'il s'agit d'un groupe hétérogène du point de vue ethnique et religieux, et même linguistique si on considère les langues ancestrales. Les anglophones ne sont donc pas tous des descendants d'Anglo-saxons (ou Anglo-celtiques), protestants et de langue maternelle anglaise. De plus, les chercheurs ne s'entendent pas tous sur le degré de cohérence de la communauté anglophone. La plupart des écrits ont abordé la question anglo-québécoise d'un point de vue diachronique. Nous nous attarderons aux recherches pertinentes pour notre étude qui s'intéresse aux années dixante-dix.

Locher (1988) identifie le groupe anglophone aux individus qui parlent l'anglais à la maison et qui sont nés dans un pays anglophone, même si leur langue maternelle est autre que l'anglais. Il existe une grande hétérogénéité quant aux lieux de naissance, aux origines linguistiques et ethniques. Il y a un manque de cohérence ethnique qui fait du groupe un amalgame de cultures. Les anglophones sont un groupe partiellement enraciné au Québec, et leur histoire migratoire est trop mouvementée pour permettre le partage d'un passé, d'une organisation politique et d'une idéologie commune. Mais il avance que c'est la langue qui unit le groupe parce que si l'on porte atteinte à cette langue, alors le groupe sent menacées son identité et son existence. Par ailleurs, les Anglo-Québécois partagent selon lui «la conviction qu'ils avaient un rôle légitime et important à jouer dans la société québécoise et qu'un Québec sans anglophones serait un Québec appauvri» (ibid. 14). Il traite des attitudes des Anglo-Québécois comme d'un «ensemble dynamique et cohérent» qui témoigne de leur expérience collective. Ils sont unis dans «une opposition politique» contre le nationalisme franco-québécois et les politiques du Parti Québécois.

Radice (1999), définit ainsi les répondants de son étude: les Anglo-Montréalais de «vieilles souches», personnes de langue maternelle anglaise et d'origines anglo-celtiques (écossaise, anglaise, irlandaise ou galloise). Elle préfère le terme anglo-celtique à ceux de «britannique» ou d'«anglo-saxon». C'est un choix délibéré de concentrer son analyse sur cette portion du groupe anglophone, parce que celle-ci est particulièrement touchée par l'«exode» (principalement vers l'Ontario), historique qu'a connu ce groupe lors de l'élection du Parti Québécois en 1976. Il y a une signification collective donnée à ce phénomène. Décider de quitter la province n'est pas un choix purement individuel, mais fait partie de l'expérience collective de ce groupe. Ils se définissent en partie par la possibilité de partir. L'«exode» permet l'existence d'une «frontière symbolique» de cette «communauté imaginée» qui définit et délimite l'identité du groupe. Le sentiment d'appartenance à cette communauté tient du fait qu'ils se sentent une «minorité menacée».

Par ailleurs, elle dit que ce que nous appelons communément l'«Anglo», se caractérise plus par une langue partagée que par une origine ethnique ou une culture commune parce qu'aujourd'hui, un anglo sur quatre peut faire remonter ses origines uniquement aux îles britanniques alors qu'en 1931, dix-neuf anglos sur vingt pouvaient le faire. C'est à la fin du XIXe siècle, que la population montréalaise commence à se diversifier (Juifs, Italiens, petite communauté noire). Cette diversification s'accroît durant la deuxième moitié du XXe siècle (Grecs, Portugais, Haïtiens, Antillais, Chinois, encore plus d'Italiens et de Juifs et des Maghrébens). Jusqu'en 1970, les immigrants adoptent généralement l'anglais, ce qui a encouragé l'hétérogénéité de la population anglophone. Radice concentre donc son analyse sur un sous-groupe de cette population, qui partage selon elle une expérience collective commune, celle de l'exode.

Legault (1992 ; 1995) avance pour sa part, l'idée d'une identité politique de minorité que l'on retrouve chez les Anglo-Québécois. La trop grande hétérogénéité ethnique, les amène à adopter une identité politique basée sur le «trudeauisme» avec la Charte des droits et libertés, le bilinguisme officiel, le multiculturalisme et le libéralisme

d'apparence fortement individualiste. Par ailleurs, l'identité politique selon Chebel (in Legault 1995: 6) est «la résultante de l'interaction de plusieurs composantes: l'identification, ou l'action de s'identifier, la socialisation politique et culturelle, et l'adhésion aux modèles idéologiques». Pour Legault, la langue est aussi un «réfèrent identitaire» pour les anglophones, auxquels elle reconnaît une «identité linguistique».

De son côté, Webber (1995) avance que l'allégeance des anglophones ne repose pas seulement sur le désir de conserver leur droit à des hôpitaux et à des écoles anglaises et le droit de continuer à parler cette langue comme le dit Legault, c'est encore plus qu'une préoccupation de la démocratie des institutions et de la situation économique. C'est un sentiment plus profond qui est l'appartenance à une collectivité, le partage d'un passé qui est mis en valeur. Les anglophones partagent un sentiment communautaire qui les rattache au maintien de l'ensemble canadien. Les Anglo-Québécois connaissent une «double allégeance» qui est tributaire des liens qui les unissent avec le Canada mais aussi avec le Québec. Ce qui les unit au Canada, ce n'est pas seulement la langue. L'ensemble canadien représente à leurs yeux une histoire que tous partagent, Québécois comme Canadiens. Par exemple : la traite des fourrures, les chemins de fer, l'interaction de l'anglais et du français partout au pays, les grandes luttes menées au cours des deux guerres mondiales, les débats concernant le développement économique, le commerce international, les conflits de travail, l'immigration, les relations avec les autochtones et encore d'autres enjeux politiques qui datent de l'après-guerre. Par ailleurs, des relations familiales ainsi que des relations d'affaires entre habitants de différentes provinces sont des liens plus concrets qui renforcent cette identification pancanadienne, cette appartenance territoriale et cet attachement historique.

Selon Waddel (1982), la collectivité est plurielle, le point commun est la langue anglaise. Il y a des distinctions internes géographiques, sociales et culturelles. Mais les anglos ont contribué à la spécificité du Québec par leur passé riche qu'ils se reconnaissent; ils ont contribué à la spécificité du Québec par une codification des lois, un sens civique, une tradition sportive.

Pour Baillargeon (1994), les pratiques culturelles des anglos et les référents de cet univers se distinguent de ceux des Franco-Québécois. Selon cet auteur, la perception qu'auraient les Anglo-Québécois de leur identité, comporterait quelques ambiguïtés du fait que les référents sont multiples et proviennent du Canada anglais, des États-Unis et du Québec anglais, notamment de Montréal. Leur imaginaire est beaucoup nourri par la télé américaine. Ils se familiarisent avec des situations, des manières d'être et de faire selon des valeurs américaines. Par ailleurs, ils ressentent un besoin d'identification à la canadienneté ; ils sont plus sensibles que les Canadiens anglais à cette identification étant donné le contexte québécois.

Et finalement, Schmitz (1997) dit que les anglophones ont développé un sentiment de solidarité dans un contexte de survie. Elle se questionne sur le sens d'une solidarité linguistique qui existerait malgré les différences socio-économiques et les différences de croyances. Elle parle de «survivance» comme d'un concept qui s'est appliqué à la situation des Franco-Québécois à une époque, mais que les Anglo-Québécois se seraient réapproprié suite aux changements sociaux importants de la Révolution tranquille. Ils en sont venus également à sentir leur survivance menacée.

Quant à Caldwell (1992), pour lui la communauté anglophone est l'ensemble des individus de langue maternelle anglaise nés au Canada et vivant au Québec. Il entend par «Anglo-Québécois» ou «anglophones» tous les individus ayant été socialisés en anglais sur le territoire québécois. Caldwell dit nécessaire d'inclure la notion de culture dans la définition de ce qu'est le Québec anglais. Mais par ailleurs, il ne possède pas de culture qui lui soit propre. Au 19e et 20e siècles, il y avait une culture anglo-canadienne, mais aujourd'hui, cette culture n'est plus aussi vivante et l'élite emprunte trop à la culture continentale américaine, fondée sur la religion civile et la philosophie néolibérale. Il s'oppose à Reed Scowen (1991), ancien chef d'Alliance Québec, qui a une stratégie «collectiviste» et qui ne regroupe les anglos qu'avec la langue, mais Caldwell dit qu'il doit y avoir un contenu culturel pour qu'existe une communauté. C'est pourquoi Alliance Québec est obligée de prendre position culturellement : l'approbation du

rapatriement de la Constitution en 1982, le rejet de l'Accord du lac Meech, le refus de la clause dérogatoire dans la *Charte canadienne des droits et libertés* de 1982 pour «protéger» une souveraineté parlementaire. Ce sont des choix culturels d'une culture politique plus américaine que britannique.

Ce qui est probant, c'est que ces chercheurs reconnaissent au groupe Anglo-Québécois une langue commune, l'anglais, qu'elle soit la langue maternelle ou la langue d'usage des membres. Certains reconnaissent (Locher 1988; Legault 1992; Caldwell 1992) une importance plus grande à la langue, dont Legault qui y voit un symbole d'appartenance au groupe, et qui parle de l'existence d'une identité linguistique. Par ailleurs, on reconnaît une culture commune influencée par la culture du reste du Canada et des États-Unis. Ce qui fait plus consensus, c'est l'idée que les Anglo-Québécois vivent une expérience commune quant à la politisation de la langue, et qu'ils s'unissent entre autres dans une opposition politique.

Pour tous ces auteurs, même s'ils ne s'entendent pas sur les éléments rassembleurs de la communauté anglophone, ils reconnaissent l'existence d'un groupe social qu'ils objectivent d'un point de vue théorique.

Radice (1999) adopte une approche davantage anthropologique, en définissant son groupe d'étude étant celui des Anglo-Montréalais «de souche» anglo-celtique, qui représente un sous-groupe de la population anglophone, et qui partagent une expérience commune vis-à-vis l'«exode», mais aussi vis-à-vis la montée du nationalisme franco-québécois, par leur insécurité grandissante. Toutefois, cette approche ne nous apparaît pas appropriée pour rendre compte d'idées exprimées dans le quotidien *The Gazette*. Tandis que Radice s'intéresse à un groupe social plus ciblé en faisant une étude de terrain, l'objet de ce mémoire concerne le discours identitaire des Anglo-Québécois tel que représenté médiatiquement.

À la lumière de cette revue de littérature sur les anglophones, nous retenons comme définition des Anglo-Québécois, celle de Caldwell (1992; 1994), c'est-à-dire définie comme l'ensemble des individus de langue maternelle anglaise étant nés au Canada et vivant au Québec. Nous entendons par *Anglo-Québécois* ou *anglophones*, tous les individus ayant été socialisés en anglais sur le territoire du Québec. Reed Scowen (1991) proposait dans sa définition d'inclure tous les individus exclus dans la définition de Caldwell, c'est-à-dire les individus parlant l'anglais, peu importe leur origine ethnique ou leur pays de naissance. Toutefois, nous favorisons une définition qui laisse place à la dimension culturelle et symbolique que peut revêtir la langue, en tant que langue de socialisation. Cette dimension est absente de la conception de Scowen, qui voit la langue comme un simple outil de communication.

Malgré les difficultés et la crainte de définir une communauté qui ne serait que le construit théorique du chercheur, Bourdieu (1984) accorde toutefois l'existence d'une classification probabiliste qui fait que nous ne regroupons pas n'importe lequel des individus avec n'importe quel autre. Il existe un espace objectif dans lequel s'observent des ressemblances et des dissimilitudes entre les individus et par là même, nous pouvons parler de classe et de communauté.

## **La construction sociale et symbolique des identités**

### **Barth et les frontières symboliques**

Pour le précurseur Barth, mais aussi pour Bourdieu, la notion d'identité est toujours mise en rapport avec le concept de frontières sociales et symboliques établies par les groupes. C'est une conception relationnelle et situationnelle de l'identité ethnique. Pour comprendre le phénomène identitaire, il faut chercher dans l'interaction qu'entretiennent les groupes entre eux.

«Le point crucial de la recherche devient la frontière ethnique qui définit le groupe, et non le matériau culturel qu'elle renferme.» (Barth 1969: 213) L'intérêt n'est pas le «contenu culturel» ou les critères de délimitation des groupes ethniques, mais bien l'existence des frontières. Cuche synthétise bien la pensée de Barth en nous disant qu'«il n'y a pas d'identité en soi, ni même uniquement pour soi. L'identité est toujours un rapport à l'autre. Autrement dit, identité et altérité sont partie liée, et sont dans une relation dialectique. L'identification va de pair avec la différenciation.»

(Cuche 1996: 87)

Pour notre analyse, nous tiendrons compte des frontières imaginées entre les groupes sociaux au Québec, mais pas dans l'optique qu'il s'agit de groupes ethniques puisque nous ne définissons pas de façon univoque le groupe Anglo-Québécois par un caractère ethnique et/ou linguistique.

### **Le discours identitaire**

Puisque notre étude porte sur le discours identitaire Anglo-Québécois, nous devons définir de façon opératoire le concept de discours. Il ne s'agit pas ici de faire état de toutes les définitions existantes de la notion de discours, mais bien de la présenter en fonction des objectifs de notre étude.

Pour Maingueneau (1991), le concept de discours désigne

«un système de contraintes qui régissent la production d'un ensemble illimité d'énoncés à partir d'une certaine position sociale ou idéologique. Ainsi, lorsqu'on parle du «discours féministe» ou du «discours de l'administration», on ne réfère pas à un corpus particulier mais à un certain type d'énonciation, celui que sont censés tenir de manière générale les féministes ou l'administration.» (ibid. 15)

Dans un ouvrage collectif sur le rôle de la langue dans le nationalisme traditionnel, les auteurs définissent le discours dans un sens général, c'est-à-dire comme étant

«l'expression collective des idéologies (de la langue, de la nation, de la religion, de l'identité, etc.) qui servent à orienter les activités des acteurs sociaux, à leur donner un sens, et à rendre légitime leurs conséquences pour la distribution des ressources. Mais on trouve leur manifestation, et même la façon dont ils sont construits, dans les activités elles-mêmes, qui sont basées sur la communication, sur l'interaction sociale, et qui peuvent donc être considérés comme des pratiques discursives.» (Heller et Labrie 2001)

Quant à nous, nous tiendrons compte du discours dans un sens large, en le considérant comme l'expression commune et dominante d'une collectivité tel que défini par Legault (1992). Il ne s'agit pas d'un discours dominant parce qu'il est prononcé par le plus grand nombre d'Anglo-Québécois, mais bien parce qu'il s'agit du discours qui est mis de l'avant entre autres par la médiation journalistique. Il s'en dégage un sens plus ou moins cohérent duquel il est possible de relever des thèmes récurrents. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'un discours produit par des scientifiques, des chercheurs, mais bien par des journalistes et des «non-journalistes» (lettres des lecteurs). Nous prenons en considération que «le discours obéit alors à ses propres conditions de production, conditions qui ne sont d'aucune façon déterminées par la méthode de recherche.» (Kirsch et Bernier 1988: 36)

Par ailleurs, puisque le concept d'identité peut renvoyer à plusieurs qualificatifs (culturelle, ethnique, linguistique, nationale, régionale.....), nous prenons comme objet de recherche le «discours identitaire» dans un sens global puisque nous n'avons pas d'a priori sur le contenu du discours anglo-québécois. «Le discours qui porte sur un vaste sujet peut devenir tellement considérable, dans ses diverses manifestations, qu'il tend vers l'infini. Il serait illusoire d'essayer de l'analyser en entier d'un seul coup.» (Kirsch et Bernier 1988: 36). Donc, nous n'aurons pas la prétention d'analyser le discours identitaire anglo-québécois dans son entier, mais nous essaierons plutôt de dégager les points saillants du contenu de ce discours, qui apparaissent à travers le traitement journalistique des fêtes nationales. Nous nous concentrerons par ailleurs sur une période temporelle déterminée, qui sera explicitée dans le prochain chapitre sur notre méthodologie.

«Tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.»<sup>2</sup>

## **CHAPITRE 2**

### **Méthodologie :**

#### **Définition du corpus et de la période à l'étude**

Notre analyse de l'expression du discours identitaire Anglo-Québécois se fait par l'étude approfondie d'articles ciblés du quotidien montréalais de langue anglaise : *The Gazette*.

Nous avons retenu pour la constitution du corpus, des articles de type informatif ou descriptif, des éditoriaux, des collaborations spéciales et des lettres de lecteurs, c'est-à-dire des articles par lesquels des individus indépendants, non journalistes, s'expriment également. Les thèmes des articles ciblés sont ceux portant principalement sur la Saint-Jean Baptiste et sur la Fête du Canada. Par ailleurs, durant la période d'une semaine couvrant ces deux fêtes, nous avons rencontré des articles gravitant autour des thèmes de la langue et de la politique (lois linguistiques, bilinguisme, monarchie), qui ont été ajoutés à notre corpus d'étude.

La période qui est à l'étude dans le cadre de ce mémoire est la décennie des années soixante-dix, soit de 1970 à 1980 inclusivement. Plus précisément, nous avons tenu compte des dix jours entourant la Fête nationale du Québec et la Fête de la Confédération, à savoir du 22 juin au 2 juillet inclusivement, et ce, pour chaque année de la décennie. Le choix de cibler ces dates s'explique bien, puisqu'il s'agit d'une journée avant le début des festivités de la Saint-Jean Baptiste (des festivités ont lieu à partir du 23 juin), et une journée après le 1er juillet, ce qui permet également d'analyser la couverture des festivités de la Fête du Canada.

---

<sup>2</sup> Lacan in Bardin, Laurence. *L'analyse de contenu*, 1998, p.288

Après le dépouillement sur microfilms des articles de *The Gazette*, l'ampleur du corpus final de notre étude s'étend au nombre de 211 articles à analyser.

*TABLEAU 3*

*NOMBRE D'ARTICLES RETENUS POUR L'ANALYS, SELON LES THÈMES ET LES ANNÉES*

| <b>Années</b> | <b>St-Jean Baptiste</b> | <b>Fête du Canada</b> | <b>Autres thèmes</b> |
|---------------|-------------------------|-----------------------|----------------------|
| <b>1970</b>   | 8                       | 7                     | 1                    |
| <b>1971</b>   | 13                      | 3                     | 8                    |
| <b>1972</b>   | 4                       | 4                     | 3                    |
| <b>1973</b>   | 4                       | 4                     | 1                    |
| <b>1974</b>   | 7                       | 3                     | 7                    |
| <b>1975</b>   | 9                       | 2                     | 2                    |
| <b>1976</b>   | 9                       | 1                     | 6                    |
| <b>1977</b>   | 14                      | 11                    | 12                   |
| <b>1978</b>   | 6                       | 10                    | 8                    |
| <b>1979</b>   | 4                       | 8                     | 3                    |
| <b>1980</b>   | 11                      | 13                    | 5                    |
| <b>TOTAL</b>  | 89                      | 66                    | 56                   |

Nous avons procédé à une analyse qualitative des données, mais dans une certaine mesure nous avons quantifié la récurrence dans l'apparition des thèmes. Nous considérons le terme «quantifier» dans le sens d'«attribuer une fréquence à un phénomène, à une caractéristique ou à une catégorie quelconque présents dans les messages.» (de Bonville 2000: 11). L'analyse de contenu se fait aussi par la

«quantification de l'occurrence des thèmes et sous-thèmes et du dégagement de réseaux de formes et leurs relations» (Thibault 1989: 124)

«il faut reconnaître que même l'analyse soi-disant qualitative, celle, par exemple, qui décrirait, sans recourir aux chiffres, un patron ou un modèle dans l'organisation d'un ensemble de messages, requiert, au préalable, une quantification, ne serait-ce qu'implicite, des occurrences. En somme, toutes les analyses ne nécessitent pas une démonstration ou une vérification de type statistique, et, en ce sens, il y a place pour une approche qualitative. [...] Il s'agit-là du degré minimal de quantification et, en ce sens, toute analyse de contenu est quantitative.»

(de Bonville 2000: 12)

Il ne s'agit pas toutefois dans notre cas, d'une analyse quantitative à proprement parler, ou dans le sens fort du terme, où nous aurions procédé à un calcul statistique des données, mais nous avons relevé la récurrence des thèmes, de l'emploi des appellatifs (ou ethnonymes)<sup>3</sup> ; et à titre comparatif, nous avons quantifié le nombre d'articles parus sur la Fête de la Saint-Jean Baptiste et ceux portant sur la Fête du Canada. Nous avons aussi relevé le nombre d'articles touchant la question linguistique et ses lois, ainsi que la politique en général (Voir le tableau 3, p.25).

Deux types d'articles ont été éliminés pour la composition du corpus. D'abord, il s'agit de tout article rapportant un discours politique prononcé par un représentant de la classe dirigeante. Nous considérons que ce type d'allocution appartient à un paradigme de discours autre, et qui ne nous intéresse pas ici. Nous avons éliminé également tout article en provenance d'une ville extérieure à la province de Québec. Par exemple, de nombreuses collaborations proviennent de la ville d'Ottawa. Elles ont été écartées de notre corpus puisque nous avons circonscrit notre analyse autour du discours identitaire anglo-québécois, donc produit au Québec. Puisqu'il n'est pas possible de vérifier la provenance des journalistes, à savoir s'ils sont Anglo-Québécois ou non, nous avons préféré abstraire ces articles de notre étude.

## **Pertinence du choix du matériel journalistique**

Nous considérons que le quotidien *The Gazette* est tout à fait approprié quant à l'étude du discours identitaire anglo-québécois. D'abord parce que les médias «fournissent des voies privilégiées de compréhension des collectivités modernes» (Schmitz 1997: 223), mais aussi parce que ce journal participe à l'expression du discours public et dominant de ce groupe.

Pour sa part, Arthur Siegel (1982) ajoute que «les media font partie de cet ensemble d'institutions sociales comme la famille, le système d'éducation, l'Église, le groupe et le milieu de travail, institutions auxquelles on attribue un rôle important dans l'élaboration d'une échelle de valeurs sociales» (ibid. 353). Il serait erroné de penser que l'activité journalistique se fait dans la plus grande des objectivités. À l'inverse, nous considérons également que dans la production et l'expression des normes sociales, les medias jouent un rôle prépondérant.

Après avoir démontré l'importance des medias au sein de la communauté anglophone du Québec, nous démontrerons maintenant la pertinence du choix du quotidien *The Gazette* pour notre analyse.

Au Québec, le bilinguisme a donné naissance à deux systèmes d'information distincts selon les groupes linguistiques anglophone et francophone (ibid. 339). Nous associons donc sans conteste les Anglo-Québécois avec la presse anglophone. Or, nous avons choisi *The Gazette* de Montréal parce que c'est dans cette ville que se concentre la plus grande communauté anglophone du Québec, et aussi parce qu'il est le journal de langue anglaise le plus vendu sur l'île de Montréal, et le seul qui soit distribué à l'extérieur de sa ville de production et d'impression. La moyenne de vente quotidienne pour les dix années visées est de 1 375 999 copies (*The Gazette*, archives statistiques). Ce quotidien rejoint la majorité de la population anglophone puisqu'il est vendu dans les couches

---

<sup>3</sup> Nous préférons le terme appellatif qui évacue toute connotation d'ordre ethnique.

sociales moyenne et populaire. Et puis ce sont ces couches sociales qui ont été les plus touchées par les changements sociaux de la Révolution tranquille et les rapports majoritaire et minoritaire entre francophones et anglophones (Brunet 1975: 464).

Par ailleurs, nous supposons que la majorité des anglophones est fidèle à la lecture de quotidiens de langue anglaise, étant donné qu'une «grande partie de la communauté anglophone (environ 400 000 personnes) ne peut toujours pas fonctionner en français; par conséquent, les grands médias anglophones demeurent pour ces personnes la seule source d'informations» (Waters 1982: 333). Ces chiffres sont de 1982, on peut supposer qu'ils sont encore plus importants au cours de la décennie des années soixante-dix. Il est hors de doute que *The Gazette* se présente comme étant le quotidien tout désigné pour l'étude du discours dominant du groupe anglo-québécois.

Par ailleurs, selon Clift et Arnopoulos (1979), la presse anglophone en général, et notamment *The Gazette*, est représentative de son public qui cherche à voir ses idées non pas contrariées, mais confortées par ce qu'il lit. Ainsi, on peut s'attendre à trouver reflété à travers le discours des médias, un mode de pensée qui converge avec celui des ses lecteurs, même si parfois la presse écrite peut avoir une tendance à l'exacerbation des opinions. Pour ces auteurs, le journal est à la remorque de son public et reproduit l'image que ce dernier se fait de lui-même.

«L'information et la publicité font toutes deux partie d'une projection de la société à l'intérieur de laquelle les lecteurs peuvent reconnaître l'image qu'ils se font d'eux-mêmes, de leurs aspirations et de leur environnement. [...] - *The Gazette* et *The Star* qui a fermé ses portes le 25 septembre 1979 - sont particulièrement instructifs à cause de la manière dont ils reflètent l'image que leur public se fait de lui-même» (ibid. 160-165).

Reed Scowen (1991), ancien chef d'Alliance Québec et député libéral, va encore plus loin en disant que les médias ont été *le* ciment de la communauté anglophone du Québec. Ils sont la partie la plus visible et la plus puissante de la structure culturelle qui maintient la communauté. *The Gazette*, entre autres, a gardé la communauté vivante en

offrant un forum quotidien par lequel les Anglais ont exprimé leurs problèmes et se sont rassurés sur les possibilités de leur futur.

Parce que nous nous intéressons à toutes sortes d'articles, surtout des lettres des lecteurs qui ne sont pas toujours des professionnels du milieu des médias, mais aussi des éditoriaux, le discours identitaire anglo-québécois tel qu'exprimé dans *the Gazette* peut ne pas être seulement considéré comme un discours journalistique, mais plutôt dans son sens large, comme un discours commun et dominant.

### **Pertinence de la période à l'étude**

L'approche chronologique de notre étude permettra d'observer l'émergence et l'évolution du discours identitaire anglo-québécois. La construction d'une identité collective est un processus lent qui va de pair avec l'étude du changement social. Donc, l'étude de l'idéologie de la société de l'époque est indispensable pour la compréhension du discours. C'est la raison pour laquelle nous avons construit notre corpus avec des articles pour chaque année de la décennie. Par ailleurs, nombre d'auteurs s'entendent pour dire que les années soixante-dix ont été une époque charnière dans la transformation psycho-sociale des Anglo-Québécois.

«On peut dire que dans sa propre perception de son rôle au Québec, la communauté anglophone est passée par au moins deux phases distinctes au cours des trois dernières décennies (depuis la deuxième guerre mondiale) : d'abord, une phase de confiance en soi et de conscience d'appartenance à un «groupe majoritaire», puis une phase de dissonance d'image de groupe à la fois majoritaire et minoritaire et d'attitude défensive. Depuis l'accession au pouvoir du Parti Québécois en novembre 1976 et, spécialement, depuis l'adoption de la controversée Loi 101 sur la langue en août 1977, la communauté anglophone est entrée dans une troisième phase, que j'ai appelé phase de prise de conscience et d'action positive d'un groupe minoritaire.»

(Stein 1982: 113-114)

### **Pertinence du choix d'analyse du thème des fêtes nationales**

Pour explorer la construction d'une identité anglo-québécoise, le thème des fêtes nationales s'avère pertinent, étant donné qu'il peut révéler les sentiments d'appartenance à ces événements d'expression culturelle. Une étude événementielle pourra permettre de dégager la valeur symbolique des fêtes et les thèmes identitaires qui y sont reliés. Schmitz dit que le «processus de construction d'une nouvelle identité collective devrait avoir des répercussions sur la nature des productions culturelles qui sont l'objet d'étude de l'ethnologue et de l'anthropologue.» (Schmitz 1997: 224) Nous pourrions observer le discours identitaire *sur* les fêtes, mais également le discours *à travers* le traitement journalistique des fêtes, qui peut être le vecteur d'expressions identitaires qui débordent du thème des fêtes nationales.

En outre, comparer le traitement journalistique des événements festifs de la Saint-Jean Baptiste et de la fête du Canada permettra de repérer de quelle façon les groupes d'origines ethniques et linguistiques britannique et française sont associés à ces fêtes nationales. Observer l'approche de la Fête de la Saint-Jean Baptiste par *The Gazette*, qui n'est pourtant pas la fête historiquement associée aux Anglo-Québécois, permettra d'observer s'il s'opère une objectivation de l'«Autre», les Franco-Québécois.

Se pencher sur le thème des fêtes nationales permettra également de s'écarter un peu des études sur les périodes de débats politiques et linguistiques, et des clichés dans lesquels il est facile de tomber lorsque l'on s'adonne à l'étude des groupes linguistiques anglophone et francophone au Québec. Analyser le traitement des événements culturels qui ne concernent pas directement ces lieux communs de la politique et de ses conflits permettra davantage de retrouver le sens implicite du discours identitaire. L'étude d'une période plutôt que celle d'un thème, permettra plus facilement de s'écarter des attentes quant à la présence des thèmes tels que la défense de droits collectifs et individuels, le conflit sur les politiques linguistiques, la minorisation des Anglo-Québécois, le

nationalisme franco-québécois et le fédéralisme, etc. Le choix d'analyse du thème des fêtes nationales nous aidera à éviter les a priori sur le discours et son contenu.

### **Méthodes d'analyse**

Après plusieurs lectures du corpus, nous avons choisi de présenter l'analyse sous trois angles. Il s'agit d'abord de celui des appellatifs, les noms par lesquels sont désignés les groupes, ensuite celui des fêtes nationales, et en troisième lieu nous avons abordé l'angle des frontières symboliques entre groupes Anglo et Franco-Québécois.

La méthode d'analyse qui se prête généralement aux études anthropologiques et celle que nous avons adoptée pour cette étude, est la méthode appelée l'analyse de contenu. Cette méthode a la principale caractéristique d'être qualitative, et peut être basée sur un discours oral comme écrit. Dans notre cas, nous avons procédé exclusivement à l'analyse de contenu d'un discours écrit et médiatique. Nous nous sommes basés sur certains aspects des articles de Thibault (1989) concernant l'analyse de contenu, ainsi que de Bernier et Kirsch (1988), portant sur cette méthode d'étude qu'ils appellent aussi la méthode interprétative.

À partir de deux recherches dont ils sont les auteurs, Kirsch et Bernier définissent une méthode d'analyse de contenu centré sur le *sens* du discours écrit. Leur méthode d'analyse permet de «déchiffrer le sens explicite ou implicite d'un texte, le sens implicite étant fourni par les procédés stylistiques du texte et la situation sociale de sa production ou de sa transmission» (ibid. 36). C'est donc sur ces deux niveaux de signification que nous avons appuyé notre analyse. Nous partons donc également de la prémisse de base que le discours se présente «comme un message ayant un sens (plus ou moins confus, plus ou moins clair) compréhensible socialement par le public auquel il est destiné» (ibid.).

Nous avons d'abord procédé à une première phase de la recherche qui est celle d'«exploration», ou de «débroussaillage», telle que proposée par ces auteurs. Il s'agit d'un premier ratissage d'articles par la lecture sur microfilms de tous les articles, de tous les cahiers compris entre le 22 juin et le 2 juillet. Il n'y a pas eu de discrimination de types d'articles. Ils ont tous été pris en compte. La première sélection s'est faite à partir des catégories thématiques ; celle des fêtes nationales, mais aussi celle sur le rapport entre les groupes linguistiques, ethniques et nationaux, les positions sur la question linguistique, les spécificités culturelles et sociales des groupes, le rapport entre la langue et l'identité collective, la monarchie.

En second lieu, nous avons procédé à une autre lecture version papier des articles sélectionnés, afin de constituer le corpus d'analyse. Nous avons conservé tous les articles concernant les fêtes nationales, et puis nous avons retenu également des articles dont les thèmes débordaient de celui des festivités, parce que nous avons observé que la période des fêtes de la Saint-Jean Baptiste et du Canada, est propice à l'expression de préoccupations concernant la représentation symbolique des groupes.

Nous avons aussi mis «à jour le sens explicitement et implicitement dans le texte, c'est-à-dire le sens tel qu'il se révèle à travers l'analyse de mises en relation entre thèmes, sujets, mots [...] Il s'agit d'une méthode de déchiffrement du sens» (ibid.). Ensuite, il s'est avéré essentiel d'identifier la récurrence d'expressions en procédant à une analyse quantitative des données discursives. Par ailleurs, nous avons également procédé à une analyse de contenu comparative dans le temps de nos données afin de relever l'évolution de significations.

Ce qui nous intéresse en tant qu'anthropologue dans les articles, c'est qu'ils représentent «l'articulation chez un locuteur d'un discours social qu'il reproduit en y incorporant, bien sûr, son individualité.» (Thibault 1989: 143) Le locuteur, qui est dans notre cas un journaliste ou un collaborateur journaliste de profession ou non, est avant tout un sujet social, par lequel il nous sera possible de dégager «les éléments qui renvoient à la culture

à laquelle appartient celui qui raconte.» (ibid. 125) L'analyse de contenu nous permettra ainsi de jeter un éclairage sur le changement social et sur l'idéologie de la société québécoise.

C'est donc sur cette méthode d'analyse que nous avons fondé notre étude du discours identitaire des Anglo-Québécois. La méthode d'analyse de contenu proposée par Bernier et Kirsch, se montre appropriée pour l'étude d'une grande quantité de données comme dans notre cas. Cette méthode propose une longue phase d'analyse exploratoire, tout à fait adéquate pour notre étude étant donné que nous ne cherchions pas à conforter des préjugés, mais plutôt à déceler suite à la lecture, des thèmes révélateurs de l'expression d'un discours identitaire anglo-québécois. «L'analyse du contenu du discours acquiert dès lors une fonction heuristique (découvrir les catégories du discours) plutôt qu'une fonction d'administration de la preuve.» (Kirsch et Bernier 1988: 36). Nous avons considéré qu'il est possible de passer dans une même recherche de la découverte à la preuve.» (ibid.).

«I, and many others like me, looked in the mirror one fine-morning to see not a Quebecker staring back at me, but an English-Quebecoise!»<sup>4</sup>

## CHAPITRE 3

### Analyse du discours anglo-qubécois dans *The Gazette*

#### Analyse du point de vue des appellatifs

Nous nous attarderons ici spécifiquement aux frontières implicites et explicites du discours identitaire qui délimitent par un sens commun, le groupe anglo-qubécois. Nous commencerons par une analyse des appellatifs (ou ethnonymes), c'est-à-dire des noms par lesquels sont désignés les groupes sociaux. Nous verrons de quelle façon l'emploi de différents appellatifs permet d'observer qu'il y a une auto-objectivation du groupe anglo-qubécois, qui se distingue des Franco-Québécois et des «immigrants», soit des «New-Canadians» et «New-Quebecers»<sup>5</sup>. Cette objectivation des groupes ne se fait pas avec chacun des individus du quotidien, mais rassemble plutôt les membres des groupes selon un sens commun. Il s'agit d'un exemple d'une pratique discursive telle que définie plus haut par Heller et Labrie (2001). Nous verrons également l'évolution dans l'utilisation des appellatifs qui se verront remplacer par d'autres, ce qui témoigne pour les Anglo-Québécois d'un changement dans la perception de soi et des autres. Nous sommes d'avis et démontrerons que «la signification des appellatifs varie grandement, dans une société en constante évolution, selon le locuteur et les circonstances de l'énoncé (à qui, devant qui le locuteur parle-t-il ?).» (Cloutier 1982:133)

---

<sup>4</sup> Stark, Mary. «From an English-Quebecoise» in *Who is a Quebecois ?*, ed. par Vachon, R. et Langlais, J. Ottawa: The Tecumesh Press, 1983, p.28.

<sup>5</sup> Les autres appellatifs rencontrés concernant les immigrants sont «non-francophone» et «non-anglophone» ou encore «non French-speaking» et «non English-speaking».

Il y a de plus en plus présence à travers les articles, d'appellatifs concernant le troisième groupe social, c'est-à-dire les immigrants. Mais nous allons toutefois pour notre étude, nous concentrer sur les appellatifs concernant les Anglo-Québécois et les Franco-Québécois étant donné que ce sont les groupes ethnolinguistiques qui sont principalement mis en opposition dans le contenu de notre corpus.

À travers l'analyse de différents types d'articles confondus (articles de fond, articles de type informatif ou descriptif, éditoriaux et lettres des lecteurs), nous nous rendons compte que des appellatifs variés sont employés pour désigner un seul groupe, et ce, dans un même article. Nous pourrions penser a priori que l'utilisation des différents appellatifs dans un même article est le résultat d'un procédé stylistique, mais suite à une observation plus approfondie des textes, nous pourrions nuancer a posteriori leurs différents sens. Ces appellatifs circonscrivent des groupes, mais assignent également des attributs à ces groupes, c'est-à-dire qu'ils sont aussi des qualificatifs. Or, nous verrons que par l'observation des différents contextes d'utilisation, il nous est possible de dégager de chacun des appellatifs, une connotation, un sens commun partagé par l'ensemble des auteurs des articles, et nous supposons, des lecteurs également.

#### **«Canadian» et «Quebecer»**

Pour les Anglo-Québécois, il n'y a pas d'incompatibilité entre le fait de se dire «Canadian» et «Quebecer» à la fois. Ce ne sont pas des catégories d'appartenance mutuellement exclusives. Ils s'identifient au Canada qui représente un ensemble national large, mais ils sont également des «Quebecers», cette dernière catégorie représentant une appartenance régionale. Se qualifier de «Quebecer» ne vient aucunement annuler l'identification à l'ensemble du Canada, mais représente plutôt un sous-groupe de «Canadian».

«A recognition - by an increasing number of Quebecers, and other Canadians - that now is the time to start building our nation anew.» (3 juillet 1972, p.12) <sup>6</sup>

«he liked celebrating both Quebec and Canada's holidays "I like both and I want to stay both", he said.» (2 juillet 1977, p.4)

«We are all Quebecers and we are all Canadians.» (3 juillet 1978, p.3)

«She and the rest of the group are "Quebecers and proud of it" - but they're also proud to be Canadians.» (30 juin 1978, p.4)

Nous ne trouvons qu'une seule fois l'appellatif «English-speaking Canadian Quebecers» (25 juin 1971, p.6), mais il illustre bien l'appartenance possible au Québec et au Canada à la fois.

Par ailleurs, la catégorie «Quebecer» est divisible en deux groupes principaux, soit les «English-speaking Quebecers», versus les «French-speaking Quebecers». Nous retrouvons jusqu'en 1976 l'appellatif «Quebecers» tout court, c'est-à-dire sans mention de la langue d'usage du groupe, mais utilisé seulement lorsqu'il s'agit de qualifier les «Franco-Québécois». L'appellatif «Quebecer» est indéniablement associé aux Franco-Québécois, par le lien fait entre ce groupe et la langue d'usage, l'origine ethnique et les positions politiques des individus qui le composent. Celui qui est «Quebecer» est donc francophone, dit «de souche» française, et est nationaliste québécois. Notons également qu'est donné le même sens à l'appellatif «Québécois».

«It would appear that dictation from Ottawa as to what goes on here is reprehensible and unacceptable to Quebecers, they being fiercely independent and all.» (21 juin 1971, p.6)

«Dominated enterily by the young, it is an event [*parade*] of participation rather than mere spectatorship. And it gratifies the remarkable affinity of Québécois youth for action in the streets, an affinity by no means limited to cases of political protest.» (23 juin 1971, p.7) <sup>7</sup>

«commercial artist [...] has developed a new line - a T-shirt for young Quebecers that carries what looks like a whimsical take-off on the Parti Quebecois.» (23 juin 1977, p.13)

«The pervasive patriotism of many Quebecers strikes outsiders (not just English-speaking Canadians) as something obsessive.» (28 juin 1978, p.7)

<sup>6</sup> Nous avons choisi de ne pas se référer aux auteurs des articles, qui ne sont d'ailleurs pas toujours identifiés.

<sup>7</sup> L'appellatif «Québécois» est orthographié tel que paru dans *The Gazette*, avec un seul accent aigu.

«Quebec's French-language editorialists were in a somber mood this week as Quebecers prepared to celebrate their back-to-back national holidays.» (27 juin 1980, p.7)

Par contre, lorsqu'on emploie l'appellatif «Quebecers» pour désigner les Anglo-Québécois, l'on mentionne généralement la langue d'usage du groupe, l'on parle donc alors précisément des «English-speaking Quebecers». Pour éviter une ambiguïté possible sur l'identité des groupes mentionnés en utilisant l'appellatif «Quebecer», on emploie la particule «all», comme dans «all Quebecers». Cette particule a pour fonction de spécifier qu'il s'agit de tous les «Quebecers» dont il est question, sans partition des sous-groupes.

«Its job (Festival Committee) was simply to encourage public participation in a gay festival for all Quebecers.» (25 juin 1971, p. 9)

Dans les cas où «Quebecer» se veut une catégorie inclusive de tous les sous-groupes et que la particule «all» n'est pas employée, l'auteur spécifie les sous-groupes qui sont pris en compte.

«If we Quebecers - English- and French-speaking - don't support the Committee, nobody else will.» (3 juillet 1972, p.12)

«In a bilingual Canada, the opportunities for a Quebecer, both French and other, would be limitless.» (28 juin 1974, p.8)

«the whole population of Quebec, French as well as English, will be the losers.»  
(29 juin 1977, p.9)

À partir de 1976, l'appellatif «Quebecers» peut inclure également selon le contexte, les Anglo-Québécois. Cela devient un appellatif associé à un grand nombre, à des milliers, voire un million d'individus qui sont rassemblés.

«A million Quebecers gathered in one place; without incident.» (25 juin 1976, p.3)

«If provincial governments decide to erase the double standard on minority rights, it would probably influence the thinking of the majority of Quebecers who are still opposed to independance or undecided» (27 juin 1977, p.9)

«In a thousand different ways Quebecers celebrated the St. Jean Baptiste holiday weekend»  
(26 juin 1978, p.1)

Les autres variantes possibles sont «anglo Quebecers», et aussi plus rarement «anglo Québécois». Nous pouvons trouver aussi, mais plus rarement, l'appellatif «anglo» ou «anglos» tout court à partir de 1977.

«Even anglo Quebecers, who because of their proximity to the situation might be expected to be more aware of such concerns» (27 juin 1977, p.9)

«It is true the prime minister said in Matane that the government was not abandoning the anglo Québécois.» (29 juin 1977, p.9)

Les appellatifs «Anglophone» et «Francophone» sont couramment employés tout au long de la décennie. Ils sont synonymes de «English-speaking Canadian», «French-speaking Canadian» ainsi que de «English-speaking Quebecer» et de «French-speaking Quebecer».

Il y a également une utilisation généralisée de la particule «all» associée à l'appellatif «Canadian». Encore ici le principe est le même, la catégorie «Canadian» est une catégorie divisible en sous-groupes. Donc, pour éviter donc cette subdivision, est employé un terme encore plus inclusif que «Canadians», soit le quantifieur «all» pour «all Canadians». Son emploi a la fonction d'éviter toute ambiguïté sur la composition des groupes.

«we would stand shoulder to shoulder with French-speaking Canada in any improvement for the good of all Canadians, no exceptions.» (25 juin 1971, p.6)

### **Les «French-speaking Canadians»**

Nous nous arrêterons ici aux appellatifs concernant les Franco-Québécois. L'intérêt de s'attarder à ces appellatifs nous permet d'observer comment les Anglo-Québécois perçoivent et objectivent l'«Autre». En s'appuyant sur Barth, nous avons pu avancer plus tôt dans le premier chapitre, qu'un groupe se définit entre autres par une certaine négation, en se définissant par ce qu'il n'est pas. Observons maintenant s'il y a des

indices de cette négation dans le discours identitaire anglo-qubécois en objectivant l'«Autre», l'altérité.

Jusqu'en 1975, les appellatifs les plus couramment retrouvés concernant les Franco-Québécois sont «French-speaking Canadians», ou encore «French Canadians». Par ailleurs, ces appellatifs se verront remplacés peu à peu par «French-speaking Quebecers».

«He pointed to a constantly declining percentage of French-Canadians in Montreal to illustrate his fears.» (25 juin 1970, p.33)

«Many were sitting on the cobblestone road singing French-Canadian folk songs and sipping beer.» 25 juin 1974, p.1)

Voici quelques exemples d'utilisation de l'appellatif «French-speaking Quebecers»:

«The biggest and best party in this city since expo 67 ended on the Mountain last night and the woman five million French-speaking Quebecers call Lise [*Lise Payette*] was its host.»  
(25 juin 1975, p.1)

Nous trouvons aussi l'utilisation de l'appellatif «Quebecois» et «Québécois», avec parfois l'utilisation des accents aigus selon la calligraphie du français. L'emploi des appellatifs «Quebecer» et «Quebecois» mettent en lien le groupe objectivé avec les positions politiques qu'on lui associe. En effet, c'est lorsqu'il s'agit de marquer l'action nationaliste d'une manifestation festive ou politique que l'on parle de la présence de «Quebecois» ou de «Quebecers».

«Each year there was a theme dedicated to some area of Quebecois pride.» (23 juin 1971, p.7)

«...ultra-nationalist French-speaking Quebecer» (25 juin 1971, p.6)

«This is Quebec's week to celebrate the joy and pride of being Quebecois - the long history, the tenacious survival against overwhelming odds, the preservation of language and culture in an ocean of English, and the exuberance of an ever-growing cultural and economic renaissance.»  
(21 juin 1976, p.40)

«it's a little hard to tell if the symbol means its wearer [*T-shirt*] is a proud Quebecois or, to a more jaundiced eye, someone who is trying to say Quebec nationalism makes him ill.»

(23 juin 1977, p.13)

«The pervasive patriotism of many Quebecers strikes outsiders (not just English-speaking Canadians) as sometimes obsessive.» (28 juin 1978, p.7)

Or, l'appellatif «Quebecer» est connoté politiquement et est associé au Parti Québécois, au nationalisme, à «l'ultra nationalisme» et à l'indépendantisme. Le contexte d'utilisation permet de démarquer le caractère politique ou partisan de cet appellatif. On parle également de «French fact» et de «French-speaking side».

«dictation from Ottawa [...] is reprehensible and unacceptable to Quebecers, they being fiercely independent and all.» (21 juin 1971, p.6)

«one man illustrated that relationship between Quebecois and Canadians [...] The poster he and his wife carried dangled a fish hook baited with the maple leaf before the closed mouth of some Quebecois fish. "Some bite and others don't" he said.» (25 juin 1973, p.3)

«a T-shirt for young Quebecers that carries what looks like a whimsical take-off on the Parti Quebecois symbol.» (23 juin 1977, p.13)

Par contre, dans un cas représentant la seule exception, le terme «Quebecois» dénote une implication politique concernant des «Anglo-Québécois».

«Also marching with the group was a contingent under a banner reading "English-speaking Quebecois for Quebec independence.» (2 juillet 1971, p.3)

### **La pragmatique du pronom dans le discours identitaire**

Nous remarquons la présence fréquente de pronoms tels que «we», «us», «our» qui permettent de penser qu'il s'agit d'une délimitation du groupe anglo-québécois. Il s'agit d'un procédé inclusif qui permet à l'auteur de s'identifier au groupe auquel il fait référence et qui est inclusif également des lecteurs. Mentionnons toutefois que ce procédé d'appartenance s'observe dans les articles d'opinion, et surtout des lettres des lecteurs. Par exemple, nous trouvons des titres d'articles concernant la fête du Canada: «Happy birthday to *us*» (2 juillet 1970, p.54), et «The dominion is *ours*» (30 juin 1972, p.6).

«*our* English-language newspapers gave very little coverage to Mr Diefenbaker's speech.» (28 juin 1974, p.8)

«To the Anglophones of Quebec this province is French and can remain home if *we* so wish»  
(25 juin 1974, p.9)

«*We* have lived, worked and contributed to the general welfare of this society, both as individuals and through the institutions established and nurtured by *us*.» (29 juin 1977, p.9)

Le «nous», dans ce cas-ci le «we»

«c'est en effet reconnaître au minimum que l'on partage avec d'autres, volontairement ou involontairement, durablement ou non, une certaine communauté de situation ou de condition : au maximum, c'est faire état d'une communion de pensées et d'intentions, d'une solidarité effective entre les individus ainsi englobés.» (Girin 1988: 7)

Nous trouvons également l'emploi de pronoms tels que «their», «them» ou «they» pour qualifier les «Franco-Québécois», tel que dans «French-speaking majority to use and preserve their language» (21 juin 1971, p.6). L'emploi de ces pronoms permet une catégorisation des groupes et démontre de la part de l'auteur un processus de dé-identification au groupe Franco-Québécois.

«The unavoidable alternative is an independant Quebec, given the apparent resolve of the French speaking majority to use and preserve *their* language.» (21 juin 1971, p.6)

«The problem is the French, and *they* must decide amongst themselves what is more important; language, economic prosperity, or both.» (28 juin 1974, p.8)

«French Quebecers assert themselves and their identity in every part of Quebec's and Canada's life.» (21 juin 1980, p.22)

Nous pouvons considérer qu'il y a une évolution dans l'emploi des appellatifs qui témoigne de la façon dont sont découpés les groupes sociaux. Dans son étude sur l'appartenance au groupe «Québécois», Contandriopoulos (1997) relève dans la presse communautaire des années quatre-vingt-dix, l'emploi d'appellatifs qui témoignent d'une vision ternaire (que nous pourrions aussi appeler triangulaire) de la société selon trois groupes principaux : les «francophones», les «anglophones» et les «ethniques». Toutefois, il est plutôt question dans notre analyse, d'une vision binaire de la réalité dont deux groupes dominants se côtoient, soit les Anglo-Québécois et les Franco-Québécois. Nous pouvons relier cette vision binaire de la réalité à l'actualité de l'époque, qui canalisait principalement la relation ethno-linguistique entre ces deux groupes, la

présence d'immigrants dans la société québécoise devenant davantage une préoccupation politique et sociale, lorsque s'amorcera une «guerre de clientèle» à partir de l'adoption de la loi 101, soit en 1977 (Levine 1997).

Nous avons vu comment une évolution se fait dans l'emploi de différents appellatifs, qui évoquent un changement dans la perception que les Anglo-Québécois ont d'eux-mêmes et de l'«Autre». Selon cette vision binaire de la société, nous avons trouvé jusque vers les années 1976, que les groupes sont identifiés principalement comme des «English-speaking Canadians et des «French-speaking Canadians». Il s'est produit petit à petit un glissement dans l'utilisation de ces appellatifs pour l'emploi de «English-speaking Quebecers», «French-speaking Quebecers», «Quebecers» et «Quebecois», qui deviennent de plus en plus fréquents, et qui vont jusqu'à remplacer complètement les anciens appellatifs faisant référence à la nationalité canadienne.

Nous verrons plus loin dans la troisième partie du chapitre d'analyse, que bien que les Anglo-Québécois ne se définissent pas principalement et explicitement par la langue, les groupes sociaux au Québec sont associés, du moins par les appellatifs, aux langues d'usage. Les appellatifs employés dans la presse dénotent l'importance de la langue dans la représentation des groupes. Les groupes sont définis par une dénomination linguistique plutôt que par leur caractéristique ethnique. Encore est-il possible que soit mentionnée la nationalité des individus lorsque l'on dit qu'ils sont «Canadians», «Quebecers» ou «Quebecois», avec mention implicite de leurs allégeances politiques; il reste néanmoins que la caractéristique linguistique qui qualifie un groupe ou un individu est attribuée de façon presque inévitable. Nous sommes implicitement «English-speaking» ou «French-speaking». Les «allophones» peuvent toutefois être catégorisés par leurs traits ethniques, d'où le terme «ethniques». Nous verrons qu'il s'agit davantage de dénominations servant à tracer les frontières qui découpent l'espace social, plutôt que d'une définition explicite du contenu culturel du groupe anglo-québécois par une identité linguistique.

«Over the years the observance of St. Jean Baptiste Day in Quebec [...] served as a barometer of Quebec society, recording its tensions, cultural development and political preoccupations as the eras unfolded.»<sup>8</sup>

## **Analyse du point de vue des fêtes nationales**

Nous abordons ici l'analyse de discours des articles concernant les fêtes nationales du Québec et du Canada, soit la Saint-Jean Baptiste et la fête de la Confédération.

### **La fête de la Saint-Jean Baptiste**

Prendre en considération dans notre analyse des articles parus sur la fête de la Saint-Jean Baptiste, permet de dégager des évidences - tout autant sinon davantage que par la lecture des articles concernant la fête de la Confédération - quant au découpage des groupes sociaux et à l'expression d'un discours identitaire Anglo-Québécois. Il y a une objectivation explicite de l'«Autre», c'est-à-dire les Franco-Québécois, desquels les Anglo-Québécois se distinguent. Si nous nous référons au tableau 3 (p.25), du chapitre méthodologique, nous constatons que le nombre d'articles portant sur la Saint-Jean Baptiste est plus important que le nombre d'articles sur la fête du Canada. Tous les articles compilés pour les dix années, totalisent 89 articles pour la Saint-Jean Baptiste, et 66 articles pour la Fête de la Confédération. Il faut donc voir ces chiffres comme une donnée, c'est-à-dire qu'ils démontrent l'attention portée sur la fête nationale du Québec, en terme de quantité d'articles parus, mais aussi en terme de longueur des articles. Nous observerons dans cette section, les transformations dans la perception de la Saint-Jean Baptiste par les Anglo-Québécois, et leur rapport à cette fête.

---

<sup>8</sup> *The Gazette*, 21 juin 1980, p.6

## Avant 1975 : sentiment d'exclusion chez les Anglo-Québécois

Ce qu'il y a de plus marqué dans les premières années de la décennie, c'est le sentiment d'exclusion que vivent les Anglo-Québécois à l'égard de la fête de la Saint-Jean Baptiste. Ils reconnaissent toutefois le lien historique et social de cette fête avec les Franco-Québécois.

«It is a time when French Canada looks back on its origins with pride and pleasure.»

(23 juin 1971, p.6)

«This is Quebec's week to celebrate the joy and pride of being Québécois.» (21 juin 1976, p.40)

«Inevitably, for social and historical reasons, this weekend's festival speaks more directly to the hearts of French-speaking Quebecers than it can to others.» (23 juin 1977, p.6)

Mais malgré cette identification des Franco-Québécois à cette fête, les Anglo-Québécois leur reprochent de faire de cette fête un événement exclusif aux francophones «de souche».

«The people that has St. John as its patron will again tomorrow initiate outsiders into the realities of an evolving Quebec. [...] the nature of St.Jean Baptiste day, made it a uniquely French Canadian occasion that the English-speaking can penetrate in body but not in spirit: "You English can watch, and we won't even mind too much" a youth told me at the height of last year's jubilant march. "But you can't ever be a real part of this if you're not Québécois - you're missing something that is necessary for sharing it".» (23 juin 1971, p.7)

Par ailleurs, ce sentiment d'exclusion ne se fait pas sentir seulement autour de la fête nationale, mais également vis-à-vis la société franco-québécoise qui est objectivée à part entière et considérée indépendante. Les Anglo-Québécois ne se sentent pas faire partie intégrante de cette société, mais ont l'impression de former un groupe extérieur, minoritaire et exclu.

«He was speaking only of the St. Jean Baptiste parade, but he might also have meant the French-Canadian reality it symbolizes.» (23 juin 1971, p.7)

«we reject any statement or provision of the bill [loi 1] that would identify the people of Quebec as only those who belong to the majority and would create by law two fundamental classes of citizens based on ethnic and linguistic grounds, the one class defined as Quebecers and the other not. [...] Such a concept violates [...] the obedience and respect of *all* Quebecers.» (29 juin 1977, p.9)

«Ignoring “la St. Jean” simply confirms the sad sneer heard all too frequently these days: that anglos consider themselves a group apart from the mainstream of life in Quebec.»

(23 juin 1978, p.8)

D'autre part, nous retrouvons à de nombreuses reprises des citations qui mentionnent le désir de participation à la fête, et des citations qui appuient l'idée que la fête devrait être celle de «tous» les Québécois, sans discrimination d'origine ethnique ou linguistique.

«Saint-Jean Baptiste tomorrow is accepted as part of Quebec's way of life. It has, in fact, become a fête for all the people of this province, regardless of mother tongue. It does not require fluency in any language to keep this spirit of goodwill alive. A wave and a smile require no interpretation tomorrow as Quebecers join together to wish themselves Bonne fête.» (23 juin 1971, p.6)

Nous nous rappelons que l'appellatif «Quebecers» a une association directe avec les francophones. Donc, l'utilisation de la particule «all» a une fonction inclusive de tous les citoyens du Québec. Par ailleurs, nous notons qu'il y a souvent un ton incitatif dans les propos relevés, un ton qui chercherait à inciter les lecteurs à réfléchir sur la question, et un ton affirmatif avec des titres tels que «To all Quebecers, a good St.Jean Baptiste Day week-end» (22 juin 1973, p.4), «A celebration for us all» (23 juin 1977, p.6), ou encore «'La St. Jean' - a fun time for all of us» (23 juin 1978, p.8)

Il y a donc un désir de participation à la fête de la province, mais on ne veut pas prendre part à un acte politique en se joignant aux festivités. Il n'y a pas de sens unitaire politique entre les deux groupes, c'est pourquoi les Anglo-Québécois désirent une fête apolitique.

«the essence of this festival is not political. It is not independentist any more than it is federalist. It is a human festival, unique to one group, but not exclusive to that group. It is one where we could, and perhaps will, all have a good time. A happy week-end to everyone! »

(23 juin 1977, p.6)

«A celebration rooted deeply in the homeland of one of the founding races of our country, it transcends narrow nationalism in its assertion of a sense of history which binds together far more than it divides.» (23 juin 1972, p.6)

Avec la montée du nationalisme franco-québécois et son expression publique, la fête de la Saint-Jean Baptiste acquiert inévitablement un caractère politique aux yeux des Anglo-Québécois. On considère les Franco-Québécois politisés, et cette fête est une façon pour eux d'exprimer leur position politique à travers les «folkloric groups, early french Canada musique and Quebec's nationalist chansonniers».

«It seemed a cross between a warm weather Mardi Gras and a separatist rally with a little bit of a rock festival atmosphere thrown in for good measure». «But amidst the festivities, politics kept showing through». (25 juin 1971, p.3)

«Day of French Canada's self-affirmation, sometimes exuberantly and other times defiantly.» (23 juin 1971, p.7)

«Especially among English Quebecers, "la St-Jean" has been viewed over the years as a manifestation of French Canadian nationalism, and sometimes a disturbing one at that.»

(23 juin 1978, p.8)

On considère qu'il y a une réalité franco-québécoise, une frontière symbolique objectivée entre les «English» et les «French-Canadians». On accepte que ce découpage soit social et historique, voire folklorique, mais non pas politique.

«He was speaking only of the St. Jean Baptiste parade, but he might also have meant the French-Canadian reality it symbolizes.» (23 juin 1971, p.7)

«the floats were largely traditional, reflecting the various aspects of French-Canadian life and society.» (23 juin 1980, p.3)

Mais les frontières sont même nuisibles selon l'avis d'un lecteur. Il faut oublier «the old-fashioned linguistic and ideological frontiers.» (26 juin 1972, p.6)

«It's a pity that various anglophone groups in Quebec have not made a greater effort to organize some holiday revelry. Ignoring "la St-Jean" simply confirms the sad sneer heard all too frequently these days : that anglos consider themselves a group apart from the mainstream of life in Quebec.» (23 juin 1978, p.8)

Nous trouvons également des propos plus acerbes. Par exemple l'on dit des Franco-Québécois qu'ils sont «exclusivistes». L'auteur dit que ce sont les Francos-Québécois qui ont commencé la bataille de la représentation symbolique.

«All the time it has been French-speaking Canada (Quebec) which has raised English-speaking Canada against it by claiming the people are different, connoting superiority of race, language and culture, not to mention seniority of residence.» (25 juin 1971, p.6)

Au début des années soixante-dix, il n'est pas étonnant que les démonstrations politiques soient perçues négativement. La population a en mémoire les manifestations violentes qui ont éclaté lors de la parade de la Saint-Jean Baptiste durant deux années consécutives, soit en 1968 et 1969. Par la suite, est associé inévitablement le nationalisme et la violence et l'exacerbation. L'on donne à un rassemblement politique une connotation péjorative, il est perçu contraire à la gaieté et ce, même quelques années plus tard, lorsque disparaissent toutes traces de violence lors de rassemblements festifs. L'expression du nationalisme franco-québécois conserve une teinte agressive et exubérante.

«*despite* the nationalist slogans, their trek was a joyous surge through the streets rather than a demonstration march.» (25 juin 1970, p.1)

«Although the fleur-de-lys was emblazoned everywhere this week-end [...] most revelers agreed that the mood of the fete was more joyous than nationalistic.» (26 juin 1978, p.3)

L'on compare cette étroitesse d'esprit du nationalisme, au snobisme.

«Léveillé tried to extend his cool sophisticated musical style to suit the needs of this institutionalized staging of nationalistic catharsis. [...] An indication of the character of this galloping nationalism, on an official organizational level, is the non-inclusion of such mixed-culture Montreal artists as Michel Pagliaro, Tony Roman, Jesse Winchester and Kate and Anna McGarrigle, Pagliaro, a bilingual singer of Italian heritage [...] Cultural snobbery also accounted for the non-inclusion of a country music star like Willie Lamothe.» (25 juin 1976, p.37)

Pour les Anglo-Québécois, la Saint-Jean Baptiste devrait plutôt être l'expression plus large et non restreignante de la joie de vivre. Ça doit devenir la fête pour «people as people, rather than patriots» (23 juin 1970, p.6). De leur point de vue, la Saint-Jean devrait être appréhendée comme «a day for rejoicing and celebration» (23 juin 1970, p.6) Ce sont des valeurs de non-violence, de non-affirmation politique et identitaire qui sont véhiculées dans leur représentation de la fête. Les Anglo-Québécois se dissocient des

manifestations politiques en faveur d'un Québec français et indépendant. Ils se dissocient de toute forme de nationalisme Franco-Québécois et de toute forme de manifestation politique.

«The feast of French Canada's patron saint is a day for rejoicing, for good humor and good will.»  
(23 juin 1972, p.6)

«Saint-Jean Baptiste is and should be a time for good humor and goodwill. It is not a nationalistic celebration in any narrow sense [...] It does not require fluency in any language to keep this spirit of goodwill alive. A wave and smile require no interpretation tomorrow as Quebecers join together to wish themselves Bonne Fête.» (23 juin 1971, p.6)

«A celebration rooted deeply in the homeland of one of the founding races of our country, it transcends narrow nationalism in its assertion of a sense of history which binds together far more than it divides. All Quebecers, whatever their origins, happily join this observance of the past, this salute to the future, this rejoicing in the present.» (23 juin 1972, p.6)

### **1975, marque un tournant dans la perception de la fête**

Pour la première fois en 1975, est exprimé le fait que les Anglo-Québécois se sont sentis invités aux festivités sur la Montagne du Mont-Royal. En titre, nous trouvons par exemple : «New mood's peace, humor draw English to 'La Fete' »

«English-speaking Montrealers evidently got the message last year, for when the party resumed Wednesday they were there - perhaps for the first time - in the thousands. It does not entirely explain their turning out in such numbers to say that a Woodstock is a Woodstock, in any language. They must - perhaps also for the first time - have felt welcome enough to let their voices be heard all over the Mountain.» (25 juin 1976, p.3)

La fierté d'avoir participé à la Saint-Jean de cette année est si grande, qu'on reproche aux Anglo-Canadiens (hors de la province) de ne pas s'intéresser aux festivités à partir du moment où elles se déroulent bien, sans violence. Il y a donc un sentiment de faire partie d'une société à part du reste du Canada qui éveille un sentiment d'orgueil.

«Newspapers in other provinces all but ignored the story. The Toronto Star, for instance, which invariably gives great prominence to unhappy events with Quebec datelines, gave not a single line

of its front page over the five days when a million Quebecers gathered in one place; without incident.» (25 juin 1976, p.3)

Une des clés de la réussite de la fête est l'absence de violence et de manifestation politique, quelle qu'elle soit.

«Mount Royal was a sociologist's paradise yesterday a bizarre and fascinating human spectacle of 'national' merriment and crazed excess.» (23 juin 1975, p.7)

C'est-à-dire que le miracle tient du fait qu'il n'y a pas eu de violence, ni d'émeute. On voit de manière positive que cet événement sur la Montagne n'ait pas été une fête teintée politiquement. Le terme «national» est mis entre guillemets, c'est-à-dire que cette fête nationale n'avait pas le même caractère politique que les fêtes précédentes. Ici «national» se veut pacifiste, sans partisanerie, mais ce n'est pas le sens habituellement donné. La fête a été tout à fait le contraire!

«It was more than a success, more than a mere celebration of nationalism. Being Quebecois was not a theme - it was a reality in the sounds of the music and the presence of the people.»  
(23 juin 1975, p.22)

«It was a slice of Quebec lifted right out of routine by the most successful, apolitical, fun event people could remember since the '50s.» (25 juin 1975, p.3)

Par ailleurs, un autre aspect très positif à cette célébration est la présence sur les lieux des festivités, de plusieurs groupes linguistiques. Il y a une première prise en compte des allophones et il y a l'idée très claire que la société est découpée en groupes linguistiques. Le sous-titre de l'article est révélateur : «Joined French»

«So were the English-speaking, Italian-speaking, Greek-speaking, Ukrainian-speaking and Polish-speaking Quebecers who joined their French-speaking compatriots in the celebrations»  
(23 juin 1975, p.1).

«For four days and five nights, nearly 1.5 millions Quebecois of all languages and ages joined singing, dancing, clapping, laughing, beer-drinking, marijuana-smoking, bonfire-lighting, girl-and-boy-watching, flirting and lovemaking.» (25 juin 1975, p.1)

Il y a une fierté à avoir été présent aux festivités en tant qu'anglophone.

«Deschamps got the crowd to promise to speak only French for the next year to protect their language, but French was not the only language being spoken on the mountain.»

(23 juin 1975, p.1)

Ce profond désir de vouloir participer aux festivités tient au fait que les Anglo-Québécois éprouvent un attachement à la province, au territoire. À partir de cette date, les Anglo-Québécois deviennent des «Quebecers» au même titre que les Franco-Québécois. L'appartenance au Québec est exprimée clairement.

«La St-Jean is now a national feast, in the territorial sense of the word.» (25 juin 1977, p.9)

«The Fête Nationale du Québec, which starts today, can and should be an occasion for all Quebecers to renew their attachment to this place and to each other as inhabitants of a territory that all of us call home. [...] it is no longer, the exclusive affair of one group of Quebecers - even the majority. [...] As the national festival of Quebec, June 24 and the surrounding activities now properly belong to all those who have a feeling for this province and its people, as well as their own place in it.» (23 juin 1977, p.6)

«a newspaper advertisement placed yesterday by the Positive Action Committee called it a “week-end of celebration for the people of Quebec. That’s us. Let’s all enjoy it “ [...] People of good will in Quebec, irrespective of their language, are attached to the province, take pride in it and look forward to making their feelings known.» (23 juin 1978, p.8)

Par ailleurs, même si cette célébration est plus joyeuse que les précédentes, le fait de trouver en 1978 des citations qui véhiculent encore l'idée d'une fête qui devrait être pour «tous», sans discrimination d'origine, témoigne du sentiment d'exclusion de la Saint-Jean toujours persistant, bien que moins vigoureux, chez les Anglo-Québécois. Par exemple, nous trouvons une page complète d'une publicité faite par les magasins *Simpsons* qui souhaitent une joyeuse Saint-Jean Baptiste aux lecteurs, avec en arrière fond à la page, un grand drapeau du Québec :

«Simpsons and all Quebeckers are celebrating this special holiday together. Let’s take the time to think of fellowship, brotherhood, unity and peace. Happy holiday to all! »<sup>9</sup> (23 juin 1978, p.16)

Puisque la Saint-Jean Baptiste est si clairement reconnue comme étant la fête des Franco-Québécois, la présence d'Anglo-Québécois et de l'anglais lors des festivités est mentionnée. Comme il ne va pas de soi que des Anglo-Québécois se déplaceront et se réjouiront cette journée-là, on s'en étonne.

«It even drew a smattering of English-speaking Quebecers. Most, like a Concordia student [...] made a determined effort to sound as French as they could. [...] Not far away, on the plywood-sheeted stadium floor, two girls sang "Happy Birthday" in English to a friend.»

(25 juin, 1977, p.4)

Un autre article de la même année mentionne également la présence non seulement de l'anglais, mais aussi d'un symbole associé aux Anglo-Québécois, la feuille d'érable:

«English was spoken here [*Place Jacques-Cartier*] more than at any of the other sites. An urbane gentleman sauntered along sporting a maple leaf on his lapel. No one even blinked.»

(25 juin, 1977, p.4)

Une autre trace du reproche d'exclusivisme est que l'on blâme par exemple très clairement les Franco-Québécois de ne pas inclure des artistes non-francophones lors des célébrations. Le nationalisme conduit à une étroitesse d'esprit qui est exprimée par l'organisation des fêtes, et même certains chansonniers.

«The four nights of Fête Nationale all-star concerts [...] demonstrated the effects and limitations of music when used as a tool for nationalistic outpourings. [...] many of the performers at the four day fête seemed to believe that the frontiers of the world begin and end with la belle province.»

(28 juin 1976, p.40)

C'est à partir de 1975 que l'on commence à nommer la fête de la Saint-Jean Baptiste la «Fête nationale». Par contre, nous remarquons que cette dénomination est mise entre guillemets. L'usage veut que l'on mette entre guillemets les mots de langue étrangère. Toutefois, pour Maingueneau (1987; 1998), l'usage des guillemets peut aussi témoigner du fait que l'expression n'est pas encore intégrée dans l'usage, ou pas encore «prise en charge» par le journaliste. C'est l'exemple de mise à distance qui a une fonction de

---

<sup>9</sup> L'orthographe «Quebecker» avec un «k» est très rarement rencontrée dans notre corpus. Il s'agit d'une orthographe de l'appellatif plus courante au début des années quatre-vingt.

*distinction (destinée à montrer que l'on est au-delà de ses énoncés) et/ou une fonction de condescendance (1987: 650). Il s'agit d'éviter de la part du journaliste d'assumer et de prendre à son compte l'expression. Nous pourrions même parler d'un désaccord vis-à-vis la portée de l'expression. On cherche à se déresponsabiliser de la prise de position. On cherche à se démarquer d'un «autre», qui peut être un individu, un groupe social, un gouvernement ou un parti politique. Il peut s'agir également d'un cliché ou d'un stéréotype qui soit cité. Ce sont des guillemets qui ne sont pas grammaticalement obligatoires, leur fonction est autre (ibid.1998:139). Par ailleurs, la disparition des guillemets nous apparaît inversement porteur de sens.*

Dans «Les media anglophones et l'angoisse collective» (1979), les auteurs Clift et McLoed Arnopoulos reprochent aux médias anglophones de ne pas s'intéresser suffisamment à la société franco-qubécoise et à son actualité. Toutefois, pour ce qui est de notre corpus, une attention toute particulière est portée à la fête de la Saint-Jean Baptiste, une fête qui pourtant est reconnue être celle des Franco-Québécois. Presque à chaque année, l'on fait l'historique de la fête avec son évolution symbolique. Le groupe Franco-Québécois est objectivé explicitement et laborieusement. Mentionnons par ailleurs que ce sont des articles qui font la taille d'une page complète du journal. Ce sont des articles qui ne trouvent pas leur équivalent au sujet de la fête du Canada.

«From religious feast to political arena to fête nationale : "la St-Jean" unfolds.»

(25 juin 1977, p.9)

«The 50s : Deeply religious. Early 60s : Nationalistic. Early 70s : The violence.»

(23 juin 1979, p.4)

«It certainly underscores how much St. Jean Baptiste Day has changed since the days when it was a deeply Catholic ritual of high masses and solemn church parades enlivened only by the more pagan tradition of evening bonfires. That was the fifties and before. Then there was a period when St. Jean Baptiste became a political pawn. In the big parades [...] the patron saint was depicted as a radiantly angelic young boy leading a sheep, an image which the emerging Quebec nationalist sentiment of the day felt compelled to reject. [...] After the parades were stopped, but there were still mini-riots in old Montreal. [...] During the past five years the complexion of St. Jean Baptiste Day has changed again. Nationalism and religion are still ingredients on the annual

rite, but both have been muted. As a result, the old tensions have gone out of St. Jean Baptiste Day and the accent now is on letting the good times roll.» (23 juin 1979, p.4)

Les Anglo-Québécois sont loquaces au sujet de la fête des Franco-Québécois. Nous pouvons nous demander légitimement pourquoi cet intérêt est si grand, alors qu'il s'agit pourtant du groupe qui forme l'altérité? C'est peut-être le témoignage d'un intérêt pour la Saint-Jean Baptiste en soi, parce qu'ils voudraient lui donner leur propre signification symbolique. On cherche une réappropriation de la fête.

«There was something for everyone [...] people were celebrating Quebec's National Holiday in their own language, in their own way and in their own neighborhoods.» (25 juin 1979, p.1)

«St. Jean Baptiste Day has become whatever anyone wants to make of it.» (21 juin 1980, p.6)

Ainsi, explorer la perception des Anglo-Québécois de la Saint-Jean Baptiste, nous aura permis d'observer qu'il y a dans le discours identitaire de ce groupe, une représentation mentale claire de l'«Autre». Cet «Autre», les Franco-Québécois, est selon eux le groupe responsable de leur sentiment d'exclusion de la société québécoise et de la fête de la Saint-Jean Baptiste. Mais nous aurons aussi observé que, d'un point de vue diachronique, c'est aussi cet «Autre» qui inspire aux Anglo-Québécois, un désir encore plus grand d'intégration et de participation réelle et symbolique à cette fête nationale de la province, une province qui est aussi la leur.

«It is true that the changes in the manner of celebrating the Fete are a direct reflection of the changes in Quebec social and political life.»<sup>10</sup>

### **Le «Dominion Day», le «Canada Day» ou la «Confederation Day» ?**

Originellement appelée la «Confederation Day» à partir de 1868, puis «Dominion Day» par la suite, un amendement a fait changer en 1982 le nom de la fête nationale du Canada pour «Canada Day», fêtée le 1er juillet. Depuis 1968, la fête est célébrée à travers le Canada, avec des spectacles et des activités multiculturelles, artistiques et sportives. Jusqu'en 1975, la fête se célébrait sous la forme d'un festival tout au long du mois de juillet, et principalement lors de la semaine précédant le 1er juillet, nommée «Canada Week». Toutefois, la célébration fut annulée en 1976 pour des raisons économiques, selon les justifications du gouvernement canadien, mais reprise en 1977. En conséquence, nous n'avons trouvé qu'un seul article (à peine 10 lignes) sur la fête de l'année 1976, de sorte que nous avons une brèche dans les données de notre corpus.

Nous verrons que pour plusieurs, il y a un sentiment d'appartenance à la fête du Canada qui se traduit par une identification à une société multiculturelle, à un grand pays diversifié géographiquement, à la monarchie, à son gouvernement démocratique et à son image à l'international. La ferveur festive pour cette fête est encouragée par la montée du nationalisme franco-québécois. Mais le souhait des «Canadiens» est de ne pas avoir une fête politisée comme l'est la fête de la Saint-Jean Baptiste. Toutefois, il y a aussi d'un autre côté pour de nombreux Anglo-Québécois, un grand sentiment d'apathie vis-à-vis de la fête. Ceux qui le déplorent comparent le sentiment patriotique des Canadiens avec celui des Américains, et puis aussi celui des Franco-Québécois.

Nous verrons également de quelle façon l'aspect évolutif dans la perception de la fête du Canada par les Anglo-Québécois est beaucoup moins marqué que dans la perception de

---

<sup>10</sup> *The Gazette*, 23 juin 1980, p.3

la Saint-Jean Baptiste. L'image de la fête demeure plus ou moins la même à travers la décennie.

### **L'appartenance au Canada**

Pour les «Canadiens» et les Anglo-Québécois qui s'identifient au Canada, il y a une appropriation de la fête nationale. Par exemple, nous trouvons des titres d'articles tels que «Happy birthday to us» (2 juillet 1970, p.54), ou encore, «The dominion is ours» (30 juin 1972, p.6). Cette appropriation de la fête se justifie par l'identification au Canada et à ses symboles, qui sont le multiculturalisme, la monarchie, un gouvernement démocratique ainsi qu'une image positive du pays sur la scène internationale.

Plusieurs sont sensibles au sens du nom de la fête du Canada. Certains y voient un lien symbolique avec l'époque britannique.

Les Canadiens «value the inheritance that has been nobly described as “dominion from sea to sea” [...] This is a country for big people [...] Let us be intimidated by false spokesman and distorters of our history into giving up this word “dominion”, whose true connotation, for Canadians, is the end of colonialism and of any subservience of one group towards another [...] It is the Canadian people themselves, all together, who exercise dominion from sea to sea.» (30 juin 1972, p.6)

La fête de la Confédération est une fête qui souligne le multiculturalisme et qui cherche à le mettre en valeur. Notre étude nous a permis de constater une constance à travers la décennie. À chaque année, on retrouve des festivités qui comprennent des spectacles «folkloriques» présentés par différents «groupes ethniques». Le multiculturalisme est une fierté pour nombre d'Anglo-Québécois qui s'identifient au Canada. Il s'agit d'un concept politique du gouvernement canadien qui fait son apparition dans le discours entre les années soixante-dix et quatre-vingt, avant de devenir une politique officielle du gouvernement fédéral en 1988 (Leman 1994). Mais pour nombre d'individus, le multiculturalisme ne sert pas seulement la politique, mais fait partie des symboles

d'appartenance au Canada. Il s'opère une identification et un attachement au Canada en tant que société pluriethnique et plurilingue. Par ailleurs, cette diversité n'est pas seulement le résultat de l'immigration récente du vingtième siècle, mais elle est aussi exprimée par ce qui est appelé «the Gallic flavor of Quebec». Autrement dit, le Québec peut être attrayant pour ses différences d'origines linguistique et ethnique dans la mesure où elles sont considérées comme faisant partie d'un ensemble de différences culturelles, sans que l'on mette trop d'emphase sur sa distinction par rapport au reste de la diversité canadienne.

«It is not a monolithic country with a single language and common ethnic origin. Yet this constitutes the basis for a great deal of this country's charm and appeal, to its own citizens and to foreigners. Visitors are enchanted with the Gallic flavor of Quebec.» (30 juin 1971, p.6)

La diversité ethnique du pays marquée par la fête de la Confédération permet de servir la cause de l'unité canadienne selon certains, dont ce spectateur:

«“that multicultural shows like this one helped the cause of Canadian unity. They show the different cultures that made this great country. They show that people of different cultures can work and live together in harmony”.» (3 juillet 1979, p.10)

Les groupes ethniques font partie intrinsèque de la société, ils sont identifiés en tant que «Canadian ethnic groups». Le Canada est perçu comme étant un ensemble de citoyens dont font partie des groupes ethniques qui expriment chacun des spécificités culturelles, définies par la cuisine, la musique, la danse et le chant qui sont données en exemples. On appelle parfois également ces groupes des «communautés»,

«Every community on the island organized some sort of activity.» (30 juin 1980, p.3)

«For many the grey skies and rain meant the end of planned celebrations, but Montreal's West Indian community would not have their spirits dampened.» (3 juillet 1979, p.3)

«what has really expanded the scope of the celebrations is the tremendous response we've been getting from the different ethnic communities in the city.» (23 juin 1979, p.4)

Par ailleurs, le Québec a aussi ses particularités ethniques et culturelles. Les groupes ethniques du Québec peuvent aussi être décrits comme des «Québecers», avec mention de leurs origines nationales et/ou ethniques :

«Lebanese, Chinese, Moroccan, Greek and Jewish Quebecers will put on a show at Westminster Park» (26 juin 1980, p.5)

De plus, ajoutons que la grandeur du pays avec son étendue géographique, contribue également à la fierté d'être citoyen, et contribue à leur attachement au territoire. D'une part, il y a la superficie qui est une qualité, et d'autre part la diversité géographique et ses changements de paysages, représentent également une richesse inestimable.

«Canada is a big country. Perhaps that is the most striking thing about it. The sheer size and variety are essentially what provides this land with its charm and challenge and fascinates those who look upon it from afar.» (30 juin 1972, p. 6)

«Instead of being timid about social and cultural diversity, Canadians should cherish it with the same pride they feel in geographic differences.» (30 juin 1971, p.6)

Un autre des thèmes identitaires est la représentation du Canada au sein des relations internationales. Il y a un attachement à l'image internationale, à son rôle d'exemple de paix et de démocratie. L'on considère que le Canada crée des envieux à l'étranger.

«Our country has enormous achievements to its credit. It has done much for freedom in the world and, even more important, it has created a free and relatively tolerant society at home [...] it is a place where a large part of the world would like to be.» (27 juin 1977, p.8)

Il y a une valorisation du bilinguisme au Canada, mais plus d'un point de vue politique, tout comme sont valorisés la constitution, la justice et le gouvernement auxquels on reconnaît un «style canadien». C'est un système politique que le reste du monde juge exemplaire, selon plusieurs. Or, le bilinguisme est considéré comme étant un principe politique bienveillant, juste pour ses groupes linguistiques. Toutefois, le bilinguisme n'a pas fait bonne figure auprès des Anglo-Québécois dès les débuts de l'adoption de la politique d'un pays officiellement bilingue. Or, la diversité ethnolinguistique et

culturelle du pays est une richesse dans la mesure où elle n'est pas considérée une menace.

«It's not enough just to sing 'O Canada' tonight. We must all support the quick implementation of a new constitution ... a totally Canadian constitution, where our government would be a Canadian-style government, our justice would be Canadian-style justice, and our country fluently bilingual except in those remote areas where it just isn't practical.» (27 juin 1977, p.3)

On vante la confédération, son «architecture». Il s'agit d'un système politique qui nous assure le bien-être.

«we are confident the house itself will still be here. It will be rejigged and renovated to suit the residents, to be sure. But the expectation of how it will look in the future inspires great excitement. And no fears.» (30 juin 1978, p.9)

Fêter le Canada c'est aussi se questionner sur ses liens historiques avec la monarchie. En effet, il n'est pas anodin que ce thème soit représenté dans le journal à la veille de la fête de la Confédération. «Do we need the monarchy?», est le titre du thème d'appel de lettres de la part de *The Gazette*. Ils ont publié deux points de vue divergents. «The monarchy is revered by many Canadians. Should Canada abolish the monarchy?», écrit le journal, dont : «As the welcome currently being extended to the Queen Mother demonstrates, many Canadians hold the monarchy in deep respect and affection.» (29 juin 1979, p.9) Ils ont recueilli comme propos des lecteurs que

«Those who believe that this country should remain a monarchy, under Queen Elizabeth II and her heirs, argue that this reflects Canada's historic ties with Britain. They also believe the monarchy is a precious part of the parliamentary system of government. It lends permanent grace and stability to the role of head of state.» (29 juin 1979, p.9)

Il s'agit non seulement d'une identification à la monarchie comme régime politique, mais il y a également un sentiment d'affection pour la reine en tant que personnage public.

«the monarchy is the only thing which holds this country together. I say, and many thousand along with me, "Long live the Queen!" » (26 juin 1970, p.6)

«The Queen of England is the living soul of a British Empire [...] is the living institution of a land that defended countries of the Commonwealth [...] is the living culture of a people who have reached under her example the highest level of social living and the greatest virtue of tolerance ever to be [...] is the living heritage of all Canadians.» (29 juin 1973, p.6)

«Such visits as we now experience stir pride among the visitors [...] they help to ritualize the past, become a catalyst for recollection.» (28 juin 1980, p.9)

Par ailleurs, ce ne sont pas tous les Anglo-Québécois qui s'identifient à la monarchie, bien qu'ils puissent se considérer Canadiens à part entière. La première position perçoit la monarchie comme rassembleuse de «tous» ses citoyens, alors que la position inverse reproche à la monarchie d'occulter l'aspect multiculturel du pays. Selon cette vision, la monarchie ne représente plus le passé historique de nombre de Canadiens.

«Other Canadians, although they may have great respect for the present royal family, believe the monarchy in Canada is a transplant from Britain which no longer reflects the reality of today's multicultural Canada. They think it is a humiliating anachronism which obscures our national identity and independent stature.» (29 juin 1979, p.9)

### **La contextualisation de la ferveur festive**

Ce qui nous a été permis d'observer est que le sentiment d'appartenance au Canada se fait plus fort pour une raison conjoncturelle. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'ensemble du Canada n'a pas fêté en 1976, mais l'année 1977 contraste avec la précédente parce que les festivités ont été bien marquées. Pour certains, cette attention pour le Canada est bienvenue étant donné le contexte social et politique de l'époque, avec l'élection du Parti Québécois, ce qui a pour effet d'animer davantage le nationalisme québécois. La ferveur festive des Franco-Québécois à fêter la Saint-Jean Baptiste encourage le sentiment festif du premier juillet. Ce que nous observons c'est qu'il s'agit d'un élan qui est en réaction aux festivités du 24 juin.

«It is important, now, in light of the political situation, to show Canada is home to us" said one spectator.» (2 juillet 1977, p.4)

«The Quebec referendum jolted Canadians [...] Canada suddenly seemed more precious than it had before [...] Canada may yet come to be grateful for this year's soul - searching in Quebec.»  
(30 juin 1980, p.6)

On sent le pays menacé par la montée du nationalisme, et il est grand temps de focaliser sur la sauvegarde de la Confédération. Sa survie dépend entre autres de l'énergie investie à la revitalisation de ses symboles, dont la célébration de la fête.

«Since then it, along with millions of Canadians, has suddenly awakened to the danger to our very survival and has seen that symbolic manifestations are sometimes necessary. A late awakening, but a welcome one. Of course, it is neither by symbols nor by demonstrations, no matter how impressive, that Confederation will be saved. Nevertheless, they help, if only by focussing our attention on ourselves, on our country with its problems, its achievements and its hopes for the future [...] In 1977, we are awake to some sombre realities [*Élection du PQ*]. But we are also awake to a challenge to revitalize our country, not merely so it can survive, but so it can develop for the benefit of all its citizens, all its regions and all its cultures.» (27 juin 1977, p.8)

«The Quebec referendum jolted Canadians. [...] Canada suddenly seemed more precious than it had before.» (30 juin 1980, p.6)

Il y a un article très ironique sur la fête du Canada. Il dit que le Parti Québécois est directement responsable de la ferveur festive du Canada Day :

«Let no one claim the Parti Quebecois government is losing its grip. Just ponder its most sublime accomplishment : Putting a little zing into Canada Day (alias Dominion Day, Confederation Day or plain old July 1st. [...] How, exactly, have our PQ friends so corrupted us? How have they taught us to think of Canada not as tax points or constitutions, but as love and laughter? Simple : by challenging our right to love Canada, then showing us how much they dare to love Quebec. [...] The PQ mockings have slapped us into questioning then for a first deep time appreciating our nation in all its splendid frailties and freedoms. [...] The pervasive patriotism of many Quebecers strikes outsiders (not just English-speaking Canadians) as sometimes obsessive.»  
(28 juin 1978, p.7)

En 1980, il y a un article sur les dépenses des festivités qui révèle que durant cette année-là, la moitié moins d'argent a été dépensé comparativement à l'année précédente. La cause de cette plus grande dépense en 1979 est la tenue du référendum sur

l'indépendance du Québec, qui a provoqué une montée de l'importance de la fête nationale du Canada.

«The federal government has decided to save money on a birthday party. The coast-to-coast budget for this year's bash is \$2 million. Last year, with Quebec's referendum looming, the budget for celebration and hoopla was almost double that amount, \$ 3.8 million.»

(21 juin 1980, p.27)

### **Une fête apolitique**

Le souhait des Anglo-Québécois n'est pas d'avoir une fête nationale à caractère politique comme dans le cas de la Saint-Jean Baptiste. Comme nous l'avons vu, la fête du Canada se veut une fête rassembleuse de «tous» les citoyens canadiens, sans exception, alors que la fête du 24 juin est considérée exclusiviste. Pour cette raison, on veut la fête du Canada apolitique. On valorise donc dans le discours sur la fête du Canada son aspect non politique.

«Organizers made it clear through the media that the event was strictly apolitical.»

(3 juillet 1979, p.10)

On vante la fête du Canada parce qu'elle n'est pas de type contestataire comme on le reproche pour la fête de la Saint-Jean Baptiste :

«The beautiful thing about this "happening" is that it is not a protest or a social force which is standing up against anything. It is simply a bunch of "man in the street".» (27 juin 1977, p.3)

Les artistes Robert Charlebois, Diane Dufresne, Claude Dubois et Nanette Workman vont participer à un spectacle organisé dans le Vieux-Port. Par contre, le producteur mentionne: «artist's participation should not be interpreted as any form of political support. Rather, the concert is simply a party "in the context" of Canada Day.» (22 juin 1979, p.18)

«“Canada I want to shake your hand” slogan, courtesy of the federal government. But politics, definitively took a back seat this day to plain, old-fashioned fun.» (2 juillet 1977, p4) Nous supposons que l’expression «old-fashioned fun» fait référence à l’époque antérieure aux débats politiques sur la question nationale et linguistique, avant que le nationalisme franco-québécois ne s’exprime. Dans cette citation est exposée l’idée que la politique est contraire à la gaieté, contraire au «fun», et que l’expression de son allégeance politique n’a pas sa place lors des festivités.

Un groupe de NDG qui lutte contre la pauvreté dans cet arrondissement, vend des épinglettes pour la fête du Canada afin de venir en aide aux familles les plus démunies de la «NDG community». Leur slogan est «we would rather work than fight.» (28 juin 1973, p.7). C’est une référence aux Francos-Québécois qui se battent avec véhémence et qui ont une attitude offensive sur la scène sociale québécoise. Ce slogan dit qu’ils ne font pas comme les Francos-Québécois, mais qu’ils se réunissent plutôt pour défendre une bonne cause. Bien sûr, les causes de la souveraineté et de la pauvreté ne sont pas les mêmes mais il y a une analogie sous-jacente à faire ici dans le contexte de l’époque, où les Anglo-Québécois décrivent la lutte politique des Franco-Québécois.

Toutefois, il y a une distinction à faire entre le discours sur la fête, et sa pratique. En théorie, on dit de cette fête qu’elle n’a aucun caractère politique, mais seulement patriotique.

«now is the time to start building our nation anew. To start a bit flagwaving, for heaven’s sake. To express patriotism - with the full recognition that it’s become a dirty word.»  
(3 juillet 1972, p.12)

Par contre, le patriotisme peut être exprimé, mais dans une certaine mesure. Parce que comme nous l’avons vu, les Anglo-Québécois sont en opposition avec le patriotisme des Franco-Québécois qui s’exprime avec ardeur, et qui est facilement associée à la violence. Le régionalisme et le nationalisme témoignent d’une étroitesse d’esprit. Ils sont perçus

en contradiction avec l'unité canadienne, qui réunit si harmonieusement toute la diversité ethnolinguistique du pays.

«the individual can react to it in one of only two ways. He may renounce any effort to grasp the whole of it and stay within the horizons of his own area or locality, which then becomes his vision of Canada, or he may stretch his mind and spirit as far as they reach over the variety and diversity that constitute the country.» (29 juin 1974, p.6)

Toutefois, on reconnaît que de participer aux festivités constitue souvent un acte politique en soi. Participer aux deux fêtes est perçu comme étant une contradiction. C'est donc dire que chacune des fêtes porte en elle un sens, et associe ses participants à une allégeance politique.

«Carignan is the only revered Quebec star who participated in both the province's St. Jean Baptiste "national" day celebrations and those of July 1 [...] people and some Quebec journalists are always telling me these days I shouldn't accept both awards and I shouldn't be performing at both celebrations. They say I should not be doing what I am doing".» (2 juillet 1977, p.40)

Il y a même parfois un caractère politique à la fête, qui est ouvertement exposé malgré le discours qui se veut contraire.

«In downtown Montreal, Canada Day was given a political touch with a motorcade and demonstration by the Freedom of Movement Choice, a political organization in favor of allowing all Canadians the right to choose which language their children will be educated in.» (3 juillet 1979, p.10)

### **L'apathie vis-à-vis la fête**

Nous avons vu jusqu'à présent qu'il existe un sentiment patriotique à l'égard du Canada, éveillé par la fête de la Confédération. Toutefois, nous verrons qu'il y a deux attitudes à l'égard de cette fête. D'un côté, il y a ceux qui ont une attitude apathique vis-à-vis les festivités, et d'un autre côté, il y a ceux qui s'insurgent devant l'impassibilité des autres et qui souhaiteraient plus de ferveur chez l'ensemble des Canadiens, surtout de la part des Anglo-Québécois. Très nombreux sont ceux qui regrettent la ferveur patriotique qui

pimenterait les festivités. Les apathiques sont plus nombreux que ceux qui expriment leur enthousiasme pour la fête, alors il est légitime de penser que ceux qui nourrissent un sentiment apathique ne prennent pas la peine d'écrire au journal. Mais c'est surtout à travers la déception des autres que nous observons le sentiment général d'apathie.

Parmi ceux qui défendent le patriotisme, il y en a qui reprochent aux Canadiens, et aux Anglo-Québécois, leur indifférence non seulement devant la Fête nationale, mais aussi devant le Canada tout court. D'après eux, être Canadien est perçu comme étant un privilège qui ne devrait pas être pris pour acquis, c'est une chance d'être citoyens de ce pays.

«Some Canadians do not fully realize the good fortune to live in this free and beautiful country.»  
(30 juin 1971, p.6)

Il y a un article faisant partie des lettres des lecteurs qui est encadré. Il vaut la peine de mentionner l'encadrement de cette lettre, étant donné qu'il s'agit d'une exception. Le journal a donc cherché à mettre l'emphase sur le thème de l'article dont le titre est «Some thoughts on being a Canadian on Dominion Day». Les derniers mots de l'article sont des termes incitatifs : «On July 1, BE A CANADIAN». L'auteur témoigne de son insatisfaction devant l'apathie des Canadiens pour le premier juillet.

«July 1 has been called by many names. Some say Dominion Day, others call it Confederation Day, and still others brand it as Canada Day. There are many though, that regard July 1 as merely a holiday, a day off from work. Unfortunately this laissez-faire attitude regarding our national birthday is very evident in Canada. Too many of us take for granted this land of ours. We neglect its natural resources, its heritage, the peace role it has and is playing on the international scene, and its ideals of democracy [...] July 1 should be called National Apaty Day. So few of us really care [...] Canada is too precious to be washed down the drain because 20,000,000 people didn't care [...] On July 1, BE A CANADIAN.» (30 juin 1971, p.6)

Les réactions recueillies auprès des participants à la fête, témoignent aussi du symbolisme patriotique qu'acquiert la fête pour certains.

«There were few Canadian flags in the mile-long parade [...] But the costumes amply made up for missing maple leafs.» (30 juin 1980, p.3)

«Many people in the enthusiastic crowd said they came primarily for the entertainment, but one man said: “I brought my children to teach them the value of patriotism. There isn’t enough flag-waving in this country.» (3 juillet 1979, p.10)

D’autres commentaires déplorent le manque de ferveur patriotique des participants, parfois avec ironie; en témoignent ces commentaires :

«It’s kind of pathetic” said Peggy Smith [...] “It’s a shame that this is all Montreal could come up with for Canada Day” [...] Montrealers hardly responded with an outpouring of patriotic fervor. [...] After the brief speeches they sang Happy birthday to Canada, followed by a final bugle rendition of O Canada, but only about six people sang aloud.» (2 juillet 1980, p.3)

«Last week was a case in point. (It was Canada Week, in case you didn’t know.»  
(3 juillet 1972, p.12)

«people lined the railings surrounding the huge St.Catherine St. Complex, apparently not to celebrate Canda Week, but to listen to the music of Pierre Lalonde and Claude Valade.»  
(28 juin 1977, p.4)

«Most had little to say about Canada’s birthday. Though some sported Canada buttons and smattering of mapple leaf flags were waving, many emblems ironically were more reminiscent of the St.Jean Baptiste festivities just gone by than used in anticipation of Canada Week celebrations yet to come.» (28 juin 1977, p.4)

L’apathie est directement exprimée ici par les propos d’un jeune homme recueillis par un journaliste sur le terrain.

«Most city dwellers accepted the day off from work as a bonus in leisure time and shunned any national day hoopla [...] “I don’t think people give a damn about Dominion Day because generally they’re not patriotic” said Leigh Kenwood [...] “They like the day off from work, but don’t really care why they’re been given it. Neither do I”, he said.» (2 juillet 1971, p.3)

Par ailleurs, l’apathie s’étend aussi non seulement à la fête, mais également au nom et à la signification qu’elle porte.

«Dominion, or Canada Day, or Confederation Day or ... what? There seems to be a small problem. Nobody knows for sure what the heck July first is supposed to be [...] Many Canadians, in this neck of the woods, as elsewhere - prefer to keep the name ‘Dominion Day’ for old time’s sake in general and to preserve the British connection symbolically, in particular [...] But aside

from these lively protagonists there are other Canadians who just don't care one way or the other. They're plain sick and tired of the old dragged-out issue.» (29 juin 1974, p. 52,)

De nombreux propos recueillis de notre corpus ont pour contenu une comparaison entre le patriotisme canadien qui fait défaut, et le patriotisme américain manifesté lors du 4 juillet, et celui des Franco-Québécois pour la Saint-Jean Baptiste. C'est sur ce mode comparatif qu'est évalué le manque de ferveur patriotique canadien chez les Anglo-Québécois. C'est dire à quel point l'ardeur des Américains à fêter leur fête nationale est enviée.

«60 Montrealers questioned downtown last week by a Gazette reporter, 57 said they hadn't heard of Canada Week «Canada who?» was a typical response. Ted Lightman, a coin store manager, sighed at the lack of local interest in things Canadian and noted that “during the Bicentennial celebrations, there wasn't an American around without his Stars and Stripes”. [...] Elsewhere in the country, the enthusiasm level is noticeably higher.» (27 juin 1977, p.3)

Un autre article de la même année mentionne:

«One of the thing I have always envied about U.S. citizens is the way they stand so tall when it comes to singing the praises of their country. [...] When's the last time you got emotional and even shed a tear or two of gratitude, simply because you are proud to be a Canadian ? [...] I think Canada has a chance to become a much greater nation than the United States. [...] But we must also judiciously copy their one overwhelming secret of success. A singular, multicultural dedication toward unhyphenated national unity.» (27 juin 1977, p.3)

Or, l'enthousiasme pour les festivités est toujours plus élevé ailleurs au Canada qu'au Québec. L'on considère donc que le patriotisme canadien fait davantage défaut dans la province.

«Unlike massive production on Parliament Hill in Ottawa the same night, the concert at Place des Nations had few signs of Canada Day fervor. Four Canadian flags hung from the stage and a single maple leaf could be seen bobbing up from the crowd.» (3 juillet 1978, p.1)

À l'inverse, on n'envie pas le patriotisme des Franco-Québécois que l'on considère en «crise identitaire».

«Discontent, what seemed like a despairing search for identity or a powerful affirmation of national feelings has poured out since the early 1960s» (25 juin 1977, p.9)

Ils ne sont pas un exemple, tout au contraire. C'est comme si la ferveur nationaliste américaine avait sa légitimité en n'étant pas une force sociale contestataire.

«The beautiful thing about this "happening" [*Canada Day*] is that it is not a protest or a social force which is standing up against anything. It is simply a bunch of "man in the street" Canadians banding together to say to each other: "Hey, we're not going to continue to make the mistake of taking our country for granted.» (p.3, 27 juin 1977)

Toutefois, la comparaison qui est la plus largement étendue, est celle faite entre la fête du Canada et l'engouement patriotique des Franco-Québécois exprimé lors de la fête de la Saint-Jean Baptiste, même s'il n'est pas envié.

«The Quebec holiday spirit drifted down from the St.Jean Baptiste celebrations atop Mount Royal to the plaza at Place Ville Marie yesterday [...] Next Tuesday's holiday can hardly hope to compete with its predecessor's exuberance.» (26 juin 1975, p.7)

«There will be so ignoring Canada Day in the provincial capital this year [...] Canada Day has traditionally been a quiet, low-key affair in Quebec City but to mark the nation's 110th birthday and to show the federal flag in the wake of the gala St. Jean Baptiste Day celebrations a week ago.» (30 juin 1977, p.4)

«The festivities were comparatively low-key in Montreal, perhaps still recovering from the St. Jean Baptiste holiday celebrations.» (3 juillet 1978, p.1)

«Canada's birthday is dull in wake of June 24 party. [...] birthday party in Montreal took a back seat to last week's Fete nationale celebrations. [...] For Bruce Wafer, assistant manager of the Nelson Hotel in Old Montreal. "it's a question of different styles for the two holidays [...] St-Jean is a big boom, a time for patriotic outburst [...] There just isn't the same fever" Wafer said of July 1.» (2 juillet 1980, p.5)

On peut même aller jusqu'à comparer la connaissance de l'hymne national canadien entre des enfants anglophones et francophones. *The Gazette* a fait sa propre étude en interviewant des enfants de différentes écoles et camps de vacances. Contre toute attente,

«A greater proportion of French-speaking children knew the words. Out of 14 French children, eight could recite the first verses, while only nine out of 22 English-speaking children could. Out of 14 bilingual children, only one knew the words in both French and English.» (30 juin 1978, p.4)

Dans un article sur les ventes de drapeaux du Canada et du Québec, l'on compare les demandes et les ventes ainsi que même les grandeurs des drapeaux vendus :

«Flag manufacturer Morris Haltrecht usually finds business is good at this time of year, but never as good as this year [...] The wave of nationalism has people expressing Quebec and Canadian patriotism [...] those who buy Canadian flags tend to buy smaller sizes. He speculates they're a little nervous about making too ostentatious a display of their attachment to federalism now that there is a strong feeling of Quebec nationalism in the province.» (23 juin 1977, p.13)

Par ailleurs, il y a même une comparaison faite avec les «New Canadians» que l'on devrait prendre en exemple.

«For too many, tomorrow will be just another bleary-eyed Sunday. National Birthday, Dominion Day, Canada Day. Whatever». Par contre l'on dit que «for immigrants, it's something extra special [...] to a Greek Canadian it's a chance to celebrate. A time to think about the good things of life [...] He was one of four new Canadian citizens who talked to *The Gazette*.» (30 juin 1979, p.4)

«The immigrant who can barely speak either English or French; who comes over here and eagerly and uninhibitedly embraces Canadian citizenship, is more Canadian than anyone of us who still has one foot in this country and the other in France or the British Empire.» (27 juin 1977, p.3)

Mais d'un autre côté,

«But what's in a name after all? And what's so bad about a country where a citizen doesn't know his history from his bread and butter? Doesn't have cause to rise up, even once a year, to sing out a patriotic tune with his neighbour? Nothing you might say. Nationalism stinks, chauvinism is even worse. History is replete with examples of the damage it causes. A lack of patriotic symbols

is a step in the right direction (as that was remarked, during the flag debate). But here again, there's no consensus. Some Canadians insist that fellow nationals should be brought together not only by their shared experiences but by agreed-upon symbols, for the sake of personal and national enrichment. This view happens to be mine.» (29 juin 1974, p.52)

Or, nous avons vu que la perception de la fête du Canada par les Anglo-Québécois, est encore influencée par le contact entretenu avec les Franco-Québécois. La définition de soi se conjugue sur un mode comparatif. L'exemple flagrant est qu'il y a l'expression nette d'une comparaison, entre la ferveur festive des Américains et des Franco-Québécois pour leur fêtes nationales, avec l'apathie des Anglo-Québécois pour le *Canada Day*. D'un point de vue diachronique, nous avons relevé un autre exemple d'influence des contacts entre groupes. Il s'agit du regain de ferveur pour la fête du Canada, encouragé par l'élection du Parti Québécois et la montée du nationalisme franco-québécois. Le rapport des Anglo-Québécois à la fête nationale du Canada, est en opposition directe avec l'affirmation identitaire et la politisation de la Saint-Jean Baptiste par les Franco-Québécois.

### **Analyse du point de vue des frontières symboliques entre les groupes**

À travers l'étude du discours médiatique sur les fêtes nationales du Québec et du Canada, nous avons vu qu'il est possible d'observer l'expression d'un discours identitaire Anglo-Québécois qui se distingue du discours Franco-Québécois. Nous allons ici concentrer notre analyse ailleurs, et regarder uniquement les frontières symboliques entre les groupes que nous déterminons en termes de frontières idéologique, politique, linguistique, culturelle et géographique. Nous avons vu les appellatifs en première partie, qui nous ont déjà permis d'observer qu'il s'opère une objectivation des groupes, qui s'exprime aussi théoriquement en terme de frontières symboliques.

Nous mentionnons que pour cette troisième section, la plupart des articles sont des éditoriaux et des lettres des lecteurs.

### **Découpage de l'espace social selon les groupes linguistiques**

Dans l'oeuvre satirique : «The Anglo guide to survival in Québec» (Freed et Kalina 1983), nous avons choisi un passage qui décrit l'est de la ville de Montréal comme étant un lieu obscur et inconnu de la population anglophone.

«As most anglophones are aware, just a few years ago Montreal was thought to end at St. Lawrence Boulevard. Only recently have we discovered a large body of inhabited land extending eastward - at least as far as St. Denis Street, perhaps even further. Here then, is a wilderness guide to this still uncharted territory : A survival manual for the adventurous traveller, the hardy anglophone, ready at last to explore the Mysterious East.» (ibid. 2)

Pour ce qui est de notre corpus, c'est une constance entre 1970 et 1980 de rencontrer des exemples, sans cette ironie de Freed et Kalina (ibid.), de découpage géographique de l'espace social. Les fêtes nationales ne se fêtent pas de façon anodine dans n'importe lesquels des lieux à Montréal. Par exemple, la parade de la Saint-Jean Baptiste se fait principalement sur les mêmes artères de la ville, d'une année à l'autre. On est conscient du découpage de l'espace urbain entre le Montréal anglophone et francophone,

essentiellement divisé entre l'ouest et l'est. On mentionne les lieux des festivités en les associant à un de ces groupes linguistiques. Toutefois, si des changements d'emplacement de la parade ou des autres festivités se produisent en-dehors des lieux traditionnels, on s'en étonne :

«The highlight of the day was a shortened version of the traditional parade which wended its way through East End streets.» (25 juin 1970, p.1)

«Seven bands will serenade spectators along the two-hour parade route starting at 3 p.m. from Laurier Park and continuing on St. Denis Street to Viger Square in Old Montreal. The route, on one of the main arteries of French Montreal, is a radical change from the traditional Sherbrooke Street parade.» (23 juin 1970, p.3).

«The St. Jean Baptiste Day parade used to turn June 24 on Sherbrooke St. [...] bisecting St. Lawrence Blvd. and thus uniting the traditionally English west and French east sectors of the city.» (23 juin 1977, p.3)

Par ailleurs, on s'attend à ce que dans une partie de la ville majoritairement anglophone on trouve de la publicité pour la Semaine du Canada.

«On St. Catherine St. Between University and Guy, only one poster advertising Canada Week was to be seen». (27 juin 1977, p.3)

On fait le lien entre les anglophones et la Fête du Canada. En conséquence, il est tout à fait légitime de s'attendre à ce qu'un résident de N.D.G. soit informé des festivités:

«David Weightman, an N.D.G. businessman, first read of the event six weeks ago in a newspaper advertisement.» (27 juin 1977, p.3)

Le lien est directement fait ici entre les municipalités et les positions politiques de ses habitants. Par ailleurs, nous nous rappelons avoir vu que les Anglo-Québécois ne voulaient pas s'associer à un acte politique en fêtant la St-Jean. Alors qu'elle perd son caractère politique, on se met à la fêter.

«In the process, St. Jean Baptiste Day celebrations have lost most of their political overtones. Today, the holiday is observed in the West Island much the same way as in Pointe-Anx-Trembles.» (21 juin 1980, p.6)

Ajoutons qu'en 1975, la première année où les festivités de la Saint-Jean Baptiste ont lieu sur la Montagne du Mont-Royal, on parle d'événements qui se déroulent au «Beaver Lake». Toutefois, une année plus tard, alors que la fête se déroule sur les mêmes lieux que l'année précédente, nous retrouvons dans le corpus le nom «Lac aux Castors», en français. Une association se crée donc peu à peu entre un groupe et un espace de la ville qu'on lui associe.

«The SSJB has a historical connection with the Mountain, going back to 1924 when it raised \$25,000 among Quebec schoolchildren to erect the illuminated cross on Mount Royal's eastern summit. [...] But historical - and for that matter, religious - considerations have long since been obscured by the festive aspects of the occasion. And in a year when the SSJB's slogan is "Faut feter ca", there's no more appropriate place to throw a party than Mount Royal Park»  
(20 juin 1975, p.3)

Un autre exemple de découpage géographique de l'espace, concerne le «Comité - Canada - Committee», fondé en 1964 pour promouvoir l'unité canadienne. On s'attend à ce que les municipalités à majorité anglophone participent aux activités du Comité. Il y a une association faite entre les Anglo-Québécois et la position politique pour l'unité canadienne.

«Flipping through Committee files, executive secretary Jocelyn Beaudoin showed me letters from co-operating mayors. Including officials of : Asbestos, Arvida, Baie Comeau, Beauharnois, Cap de La Madeleine, Calumet, Cap Rouge, Drummondville, Gatineau County, Lake Megantic, Magog, Mont-Joli, Montreal East, Noranda, Repentigny, Riviere du Loup, Ste. Agathe, Sorel, Vanier and Victoriaville. As well as scores and scores of so-called "English" municipalities, predictably.» (3 juillet 1972, p.12)

Il en est de même dans une description faite des festivités tenues dans les différentes villes avoisinant Montréal. Ce sont des municipalités à majorité anglophone qui sont mentionnées, dont Pointe-Claire, Hampstead, Pierrefonds, Town of Mount Royal, City of St-Laurent. Il y a l'idée sous-jacente que les différentes villes sont divisées linguistiquement, et que les villes majoritairement anglophones fêteraient plus massivement et avec plus d'engouement la fête du Canada. Nous trouvons par exemple en titre :

«West Island fetes Canada», et puis un peu plus loin dans l'article; «Beaconsfield is planning one of the biggest parades in the suburb's history» (30 juin 1977, p.4).

«for some municipalities, this was the year to do something extra that would show just how important Canada is to them» (2 juillet 1977, p.4).

«Language is related to man's life in society as breathing is related to life itself.»<sup>11</sup>

### **Le principe de communauté ou de groupe linguistique**

La notion de groupes ou de communautés linguistiques distinctes n'est pas seulement présente à travers les appellatifs. Déjà à partir de 1971, il y a une mention explicite de leur présence dans la représentation de l'espace social. Ces groupes, ou ces communautés, sont différenciés linguistiquement, mais aussi culturellement entre les Anglo-Québécois et les Franco-Québécois. C'est ce que nous avons appelé une vision binaire de la société, selon laquelle deux peuples fondateurs cohabitent sur le même territoire. La scission des groupes dans la représentation mentale de la réalité sociale est importante, au point que les Franco-Québécois peuvent former non seulement une «communauté», mais également une «société» indépendante, de laquelle les Anglo-Québécois se sentent exclus comme nous l'avons vu. Ici sont reprises des citations mentionnant explicitement l'existence de «deux» «communautés linguistiques» ou de «deux» «groupes linguistiques» au sein de la société québécoise.

«Charles de L. Harwood, a Bell telephone executive, and a man so at home in both language communities he thinks of himself as un-hyphenated.» (3 juillet 1972, p.12)

«the Quiet Revolution, of course, did not changed only Quebec, it changed all of Canada. Twenty years ago, the federal government was unquestionably an English institution. Now it is dedicated to the interests of both language groups.» (21 juin 1980, p.22)

### **Liens entre langue et culture, langue et identité**

Nous pouvons nous demander maintenant quel est le lien entre l'identité et la communauté linguistique. Dans le discours commun, la langue, la culture et l'identité sont souvent des termes qui ont un rapport synonymique. L'un des termes peut en

---

<sup>11</sup> *The Gazette*, 22 juin 1977, p.9

remplacer un autre, et vice-versa. Par exemple, il est possible de dire qu'un groupe défend sa langue et sa culture, donc son identité. Nous pouvons dire également que ce même groupe défend sa culture, donc en partie sa langue et son identité, et ainsi de suite. Nous verrons comment il en est de même pour le discours identitaire anglo-québécois retrouvé à travers *The Gazette*. Par ailleurs, ce qui pourrait être un indice de ce lien, c'est qu'à l'époque, le Ministère de la culture était responsable de la question de la langue. Nous pouvons faire un lien ici avec ce que Bourdieu (1977, 1982) appelle la lutte symbolique pour la représentation du monde social. Notre exemple ici, démontre que l'État participe également à cette lutte et qu'il a un rôle dans la nomination et la structuration des groupes et des catégories de discours. L'intérêt est d'y chercher le contrôle à l'accès, à la production et à la distribution des biens matériel et symboliques.

Or, le lien entre la langue, la culture et l'identité se fait davantage pour les Franco-Québécois. L'hypothèse la plus évidente est que cette association fait partie du discours identitaire franco-québécois.

D'un point de vue historique nous trouvons des propos tels que les suivants:  
 «Historically, the Francophone settlements of North America which France abandoned as a result of the Treaty of Utrecht of 1713 were finally conquered by the British and the Anglo-Americans in 1759. [...] Business became British and the French were forced to entrench themselves in agriculture and in religion in order to preserve their identity.» (25 juin 1974, p.9)

Toutefois, nous pouvons observer également que ces liens entre la langue, la culture et l'identité sont faits aussi lorsque nous parlons des Anglo-Québécois.

«No citizen be he Anglophone, Francophone or Neo-Canadian, likes to have his conduct dictated by political authority, especially in the domain of cultural values» (27 juin 1973, p.6).

«The majority of English Canadians, however, are fearful of the morrow. Those who live here [*Quebec*] feel that, as their past privileges have been eroded so will their future cultural and political rights.» (25 juin 1974, p.9)

«In the past few years we have had tremendous emphasis laid on the importance of the French fact in Canada. Isn't it about time that equal emphasis were laid upon the British fact in Canada?»  
 (30 juin 1976, p.6)

Selon une étude menée à l'Université McGill :

«Learning the second language involves “a complex social commitment” based on the parents’ motivations, personal experiences and ethnic allegiance [...] “The latter point of view is probably more realistic for English-Canadians whose identity is not as threatened” in North America.» (25 juin 1974, p.6)

«Accepting French as the working language of Quebec, by the same token, is to convert the exception into the norm. Productivity studies have shown that output is highest if workers operate in their own culture.» (25 juin 1974, p.9)

«It is accepted in those countries and parts of the world where [...] learning English is not perceived as an act of submission to cultural dominance.» (28 juin 1976, p.9)

Il y a des exemples plus directs, plus explicites, qui démontrent l'importance de la langue pour tous les groupes, y compris également pour les Anglo-Québécois :

«The most fundamental unifying factor among humans is language. It overrides religion and even color.» (21 juin 1971, p.6)

«Even if the National Assembly should insist on directing the children of non-anglophone immigrants into francophone schools, there can be no possible justification for any additional measures. Not only would they place obstacles in the path of those desisting to attract highly qualified and badly needed personnel to the province, they would threaten the very core of the anglophone community, whose numbers are already diminishing.» (27 juin 1977, p.9)

«The text at present [loi 101] denies the historical fact that the English language has been the language of a significant number of Quebecers for some 200 years and that cultures other than that of the majority have occupied, and continue to occupy, an important place in Quebec society.» (29 juin 1977, p.9)

«I am Québécois. I am in complete sympathy with the objective of preserving the French culture and language and that the French language should be the prime language throughout the province of Quebec. However, there is evidence of concern on the part of both franco and anglo Québécois over the means proposed to accomplish this goal.» (27 juin 1980, p.6)

### **Les gallicismes dans l'anglais québécois**

Il faut noter l'emploi de certains gallicismes dans l'écrit à travers la décennie des années soixante-dix. Les termes ou expressions relevés de notre corpus sont par exemple : «joie

de vivre», «bonne fête», «fete nationale». Nous trouvons aussi le calque «fete» pour «fêtes». Or, il s'agit très souvent de termes qui font directement référence aux Franco-Québécois, comme quoi les groupes sont associés de façon très forte à la langue d'usage de ses membres. Par ailleurs, alors qu'au début des années soixante-dix les mots français sont mis entre guillemets et/ou traduits en français, plus les années avancent, moins nous trouvons de traduction et d'emploi de guillemets, qui sont en principe utilisés lorsque nous citons des termes d'une langue étrangère. Aussi, les termes sont employés avec la calligraphie française, dont le «ç» («français») et l'accent circonflexe («fête»), ainsi que l'accent aigu («Québécois»).

Voici d'autres exemples faisant référence aux Franco-Québécois :

- Les «Feux de la Saint-Jean», «Bonne fête», «Saint-Jean Baptiste» (23 juin 1971, p.6).
- «l'Office de la langue française» (sans ç). La typographie ne permet pas encore l'utilisation de caractères français, tout comme le démontre l'absence d'accents aigus dans «Quebecois» (30 juin 1971, p.1).
- «“la fête nationale des Québécois”» (23 juin 1978, p.9).
- «“la St-Jean”» (23 juin 1978, p.8).

Une question à se poser dans ce contexte d'étude est la signification de l'intégration de plus en plus importante de ces termes dans l'anglais usuel. Alexandre Norris est l'auteur d'une série d'articles sur «The New Anglo», parue dans *The Gazette* à l'été 1999, qui spécifie la particularité de l'anglais québécois vis-à-vis de l'anglais du reste du Canada :

«A dialect all our own. Quebec English is like no other English spoken. French words and phrases are part of our everyday conversation, as we go from the dépanneur to the métro.» (Norris 1999: A12).

Cet auteur énonce que cette unicité de l'anglais québécois permet aux Anglo-Québécois de revendiquer une identité linguistique distincte de celle du reste du Canada anglais. Il serait légitime de se demander si l'utilisation de plus en plus

importante de gallicismes observés dans notre corpus, n'est pas la trace d'une identité linguistique anglo-québécoise émergente.

### **Deux cultures distinctes**

S'il existe des groupes linguistiques distincts, cela veut dire qu'il existe également autant de cultures qu'il existe de groupes, étant donné le lien très étroit entre la langue, la culture et l'identité comme nous l'avons mentionné précédemment. Nous retrouvons souvent à travers notre corpus, l'idée que les Anglo-Québécois et les Franco-Québécois font partie de deux cultures opposées. Toutefois, lorsque cette différenciation culturelle est explicitement mentionnée, ce n'est pas tant le contenu culturel qui est exposé, mais l'accent mis sur les frontières qui distinguent les différents groupes.

«Canada has become: “a free people in a free society; a country characterized by rich diversity, in linguistic communities, cultural heritages and regional identities; a country where individual fulfilment is the fundamental goal of society» (21 juin 1971, p.6).

«Mayor Edwin Briggs says Beaconsfield is doing its best to unite our two cultures during Canada Week.» (29 juin 1977, p.14)

«Canada remain, and become more than ever, a realm where two of the great cultures live in harmony and mingle with many others on a friendly basis.» (27 juin 1977, p.8)

«It is very odd how English Canadians will get all indignant when the francophones among us take steps to try to preserve their culture ; and yet the same English type will become enraged if you suggest that it's time to quit perpetuating British colonialism. But it's exactly the same thing. [...] We can't have it both ways [...] by clinging to the monarchy, and then crying “foul” when those of another culture try to preserve theirs. » (27 juin 1977, p.3)

«This is a Quebec's week to celebrate [*St-Jean Baptiste*] the tenacious survival against overwhelming odds, the preservation of language and culture in an ocean of English, and the exuberance of an ever-growing cultural and economic renaissance.» (21 juin 1976, p.40)

«The only thing we must demand from them [Federal structures] is that Canada remains, and becomes more than ever, a realm where two of the great cultures live in harmony and mingle with many others on a friendly basis [...] of tolerance and humanity» (27 juin 1977, p.8)

## Une identité de minorité

Ce qui est explicité dans la différenciation des groupes, c'est l'identité de minorité pour les Anglo-Québécois, qui les distingue clairement du statut de majorité des Franco-Québécois. Bien que les anglophones reconnaissent ce statut dans les faits, c'est-à-dire politiquement et démographiquement, ils se préoccupent tout de même de leur représentativité au sein de la société québécoise. Il y a une marge apparente entre la reconnaissance et l'acceptation. C'est un sentiment d'insécurité qui ressort de nos observations quant à leur représentation dans le Québec, en terme quantitatif, mais aussi en terme qualitatif.

Nous trouvons par exemple un article en 1971 consacré à un homme politique anglophone. On lui rend hommage puisqu'il est le premier homme anglophone à pénétrer si loin dans le cercle du maire Drapeau. Cela démontre l'importance accordée à la langue anglaise, et à sa place au sein de la société politique québécoise. C'est l'expression de l'importance de la langue dans la représentation du groupe. «Lynch-Stauton [...] As Executive vice-chairman he officially represents Montreal's 600 000 English-speaking residents in the Drapeau-Niding administration» (26 juin 1971, p.7).

Par ailleurs, un autre indice que les Anglo-Québécois se questionnent quant à leur place dans le Québec, se retrouve dans un article sur McGill titré : «McGill in Quebec». Le sous-titre de l'article, «Old McGill fosters image of new Quebec», est révélateur des nouvelles préoccupations. Les Anglo-Québécois se perçoivent dans un nouveau contexte, le contexte québécois, plutôt que le contexte national canadien. Plusieurs questions sont posées:

«What kind of role should a person not of French origin living in Quebec. [...] Those questions are not necessarily those that McGill alone needs to answer [...] it reflects the preoccupations of the one million persons not of French origin in Quebec [...] As more than one observer has put it, how McGill goes, so goes the English minority in Quebec [...] is a reflection of a quiet confidence of the whole non-French population of the province» (27 juin 1972, p.7).

Le statut de minorité va de pair avec les principes de droits fondamentaux et de droits linguistiques que défendent les Anglo-Québécois, dans le conflit qui les oppose aux Franco-Québécois. Les Anglo-Québécois se sentent victimes d'abus. C'est parfois avec compréhension pour la peur des Franco-Québécois quant à leur survivance dans une mer anglophone nord-américaine, qu'ils expriment leur mécontentement, mais ils ne veulent pas non plus être à leur tour un groupe en perdition, en voie d'extinction.

«What is a stake here is not so much our past linguistic rights as our future rapport with the majority around us» (25 juin 1974, p.9).

«Yvon Charbonneau, president of the teachers union, said he was prepared to see access to English schools extended not only to a bona fide anglo Quebec minority, but also to children with parents educated in English anywhere in Canada.» (27 juin 1977, p.9)

«There are some aspects of the present bill that are unnecessarily harsh, restrictive and negative and which in tone and substance are unduly threatening to the anglophone and other minorities.» (29 juin 1977, p.9)

Pour sa part, Tabouret-Keller (1997: 318-319) énonce ainsi à propos du sentiment de menace d'un groupe vis-à-vis des changements sociaux :

«Members of a group who feltt their cultural and political identity threatened are likely to make particularly assertive claims about the social importance of maintaining or resurecting *their language* [...] identification is served by name of a language that fulfills the symbolic function of representation, at both social and individual levels»

Bien sûr, il est facile de penser à la bataille de représentation des Franco-Québécois au sein de la société québécoise en lisant cette citation, mais avec les changements sociaux de la Révolution tranquille, tels que la promulgation des lois linguistiques qui a réglementé l'accès à l'école anglaise, la diminution progressive des services sociaux, etc., cela n'a pas manqué de provoquer un trouble profond d'insécurité chez les Anglo-Québécois. Schmitz (1997: 223) nous dit que ce serait un sentiment de survie qui serait responsable de l'émergence d'une identité collective de ce groupe. «Fait assez paradoxal, au moment où les études en ethnologie des Québécois francophones 'de souche' délaissent le concept de 'survivance', celui-ci semble revêtir une nouvelle signification pour l'étude de la communauté anglophone 'de souche' ».

Le propos de ce mémoire n'a pas été de concentrer l'analyse du corpus sur les conflits politiques de la société québécoise entre les groupes anglophone et francophone, mais nous nous y attardons rapidement ici puisqu'ils peuvent démontrer l'interrelation des groupes dans un échange de statut, et par le fait même de transfert d'identité relié à ces statuts majoritaire et minoritaire.

### **Un sentiment d'appartenance au Québec chez les Anglo-Québécois**

Ce sentiment d'injustice vis-à-vis les changements de règles socioculturelles (Schmitz 1997), de rejet tel que nous l'avons observé avec la fête de la Saint-Jean Baptiste qui est pourtant la fête de la province, laisse un goût amer aux Anglo-Québécois. Ils sont à leur avis une partie intrinsèque du Québec, du territoire québécois, mais ils se sentent lésés et marginalisés dans leur droit de revendication identitaire. Leur sentiment d'appartenance au Québec et au groupe «Anglo-Québécois» fait référence à un passé historique, et parfois à leur différenciation ethnique d'avec les Franco-Québécois, et d'avec les «New-Quebecers». Ils ont aussi suffisamment participé au développement de la société québécoise pour qu'à leur avis on leur reconnaisse une légitimité dans leur sentiment d'appartenance à la province. Il y a souvent un contenu émotif et symbolique dans les citations rencontrées dans notre corpus.

«Why do I claim to be Québécois? The answer is obvious. It is just on 200 years ago that my family gave up all other allegiance and made its home there. In the years since, six generations with the seventh approaching maturity, have participated in the development of Quebec [...] our roots are very deep indeed in the soil of Quebec. Today it seems that in spite of this history, we anglophones are to be treated as strangers who have had all the privileges over the years, but are now to be deprived of fundamental rights. [...] As I said, we have lived there a long time and we have no intention of moving. We love Quebec; we respect and like its people, and we feel we have won our place in the province. We want our future generations to continue there.»

(29 juin 1977, p.9)

«We love Quebec. We are attached to Quebec. We intend to remain here and to participate fully as free and equal citizens in its growth and development.» (29 juin 1977, p.9)

«Quebec is not a monolithic, unicultural and unilingual society and it must not become one. The anglophone minority and other minorities have been and must continue to be vital components of this society and they must not be prohibited from public expressions of their identity.»

(29 juin 1977, p.9) <sup>12</sup>

Nous avons vu ici que, dans le cas des Anglo-Québécois, les frontières symboliques sont définies en termes linguistique, ethnique, culturelle et politique. La construction identitaire anglo-québécoise n'est pas indépendante de son rapport d'opposition aux Franco-Québécois, et aux autres groupes «ethniques». Par ailleurs, c'est par ce processus de non identification à l'«Autre», que les marqueurs identitaires des différents groupes tendent à être les mêmes. Par exemple, parce que les Franco-Québécois se définissent explicitement par la langue française, les Anglo-Québécois se définiront en tant que non-francophones, et par le fait même, se définiront en tant qu'anglophones. La langue devient un marqueur identitaire propre à chacun des groupes, mais devient aussi une frontière commune objectivée entre groupes. Or, l'influence des liens sociaux entretenus avec l'altérité agissent sur la définition de soi ; d'où l'importance de cibler son analyse du discours identitaire sur les frontières symboliques entre groupes.

---

<sup>12</sup> Ces citations de même année et de même date appartiennent à différents articles.

## Conclusion

Notre hypothèse de départ formulait qu'il existe un discours identitaire Anglo-Québécois en émergence durant les années soixante-dix, et qui aurait pris naissance en opposition à la montée du nationalisme franco-québécois. De ce fait, il comprendrait une part importante de négation, en ce que les Anglo-Québécois se définiraient davantage par ce qu'ils ne sont pas, que par ce qu'ils sont. La définition du groupe passerait d'abord par la définition de l'«Autre». Ils mettraient l'accent sur l'existence de frontières symboliques qui découpent l'espace social, plutôt que sur la définition explicite d'un contenu culturel de leur groupe.

Notre analyse de contenu d'articles de *The Gazette* nous a permis d'observer qu'il y a une objectivation des groupes sociaux par l'emploi d'appellatifs, en nommant ces groupes, mais aussi en leur attribuant des qualificatifs. Il y a d'un côté les «French-speaking Canadians» et les «English-speaking Canadians», et puis plus tard sont employés les appellatifs «French-speaking Quebecers» ainsi que «English-speaking Quebecers». Il s'agit d'une vision binaire de la société, quoique le groupe immigrant n'est pas complètement écarté de la représentation mentale de la société, comme nous l'avons mentionné. Par ailleurs, nous avons observé le glissement dans le temps, de l'emploi d'une différente catégorisation des groupes qui témoigne d'un changement dans la perception de soi et de l'altérité. Ces appellatifs sont des marqueurs linguistiques et ethniques, mais expriment aussi la distribution spatiale et l'appartenance à ces territoires (Québec, Canada) qui sont deux entités politiques. Les appellatifs peuvent aussi exprimer une allégeance politique en se reconnaissant comme «Canadians» ou «Quebecers».

L'identité anglo-québécoise est constituée d'un ensemble de marqueurs, surtout différenciateurs des Franco-Québécois, dont l'un d'entre eux est la langue. «Groups, whether formal or informal, are aware of and cannot ignore the boundary-marking

function of language, if only by the name of the group.» (Tabouret-Keller 1997: 321). L'identité du groupe anglophone ne se définit pas nécessairement ou uniquement selon la langue, même si les appellatifs définissent explicitement en fonction d'un critère linguistique. Il est clair que l'emploi généralisé de ces appellatifs témoigne d'un ancrage collectif dans les esprits des frontières linguistiques.

Bien que les frontières sociales soient maintenues entre les groupes en dépit de l'absence de contrastes culturels prononcés, la langue reste le marqueur de distinction le plus apparent entre les groupes. Heller (2001: 120) mentionne bien l'importance de la langue comme différenciateur des rapports sociaux dans le contexte canadien, «In Canada, of course, the specific role of language in the social construction of relations of difference and inequality is not only central, it is highly visible and completely explicit.». Par ailleurs, mise à part l'idée que les Anglo-Québécois forment une «communauté linguistique» ou un «groupe linguistique» distinct des Franco-Québécois, les autres marqueurs de différenciation dans leur discours identitaire, sont l'appartenance à une «culture» distincte et l'appartenance à un groupe au statut minoritaire. Ils se revendiquent également un lien historique avec le Québec en tant que descendants anglo-celtiques.

Ainsi, en s'appuyant sur la perspective théorique des frontières symboliques de Barth, nous avons pu observer que les Anglo-Québécois se définissent parce qu'ils sont en interaction, en opposition avec les Franco-Québécois. Ils se définissent davantage par ce qu'ils ne sont pas et par ce qu'ils rejettent, que par ce qu'ils disent être en tant que groupe. Définir l'«Autre» et ce que nous ne sommes pas est une définition implicite de soi et de son groupe. Le processus d'identification implique ici une notion de négativité, de rejet de l'«Autre» par un processus de dé-identification à celui-ci.

Nous avons vu également par l'observation de la perception des fêtes nationales, qu'elles permettent l'expression d'un sentiment patriotique, mais aussi d'un sentiment d'apathie pour la fête du Canada. Les fêtes ont pris une fonction politique pour les deux groupes.

Toutefois, la signification donnée à la Saint-Jean Baptiste par les Franco-Québécois est contestée par les Anglo-Québécois, qui y voient une façon étroite et exclusiviste de considérer la société québécoise. Inversement, est donné à la fête du Canada un caractère inclusif de tous les groupes ethniques et linguistiques, sans discrimination aucune. La fête fait l'éloge du multiculturalisme canadien valorisé dans le discours Anglo-Québécois.

Bertheleu (2002: 167) mentionne à propos d'une étude sur les fêtes et rituels lao, que la fête «permet, au delà des oppositions sociales internes, d'afficher l'unanimité, de proclamer la cohésion. [...] Tout cela contribue finalement non seulement à entretenir mais à renouveler le sentiment de constituer un «nous», un groupe dont on symbolisera «l'esprit» de maintes façons.». Elle ajoute également que la fête permet de montrer la cohésion de la communauté et de donner une image positive à l'extérieur. C'est également une fonction de la fête qui nous est apparue à travers notre corpus.

Selon Locher (1988: 7), c'est souvent «une idée de différence qui sépare les groupes, plus que les différences objectives très marquées. Les frontières existent plus dans l'idée, donc plus dans l'imaginaire collectif que dans la réalité objective.» C'est ce que notre étude aura donc permis d'observer, que dans le discours identitaire Anglo-Québécois, ce qu'il y a de plus probant, ce sont les limites sociales.

Explorer le discours anglophone du Québec à travers la décennie des années soixante-dix, nous aura permis de tirer deux principales observations du point de vue diachronique. La première, est que l'année 1975 marque un virage par une nette identification des Anglo-Québécois à la fête de la Saint-Jean Baptiste. Ensuite, un autre changement important dans le discours est qu'en 1977, suite à l'élection du Parti Québécois, nous observons un répit dans l'apathie du *Canada Day*, et nous remarquons même un sursaut de ferveur pour cette fête.

De ce fait même, observer l'émergence du discours anglo-québécois a permis de comprendre également dans quelle mesure les discours identitaires répondent à une conjoncture sociale. Et dans quelle mesure la dynamique des identités est dépendante de l'interrelation des groupes qui partagent le même espace social. Tabouret-Keller (1997: 325) dit que les identités sont contextuelles et pourront dépendre de la façon dont elles sont exprimées. «It is true that war and peace involve more than lost and passionately desired identities». Bien sûr, le Québec ne connaît pas de situation de guerre à proprement parler, mais a connu une situation de conflit entre groupes, une lutte de représentation selon Bourdieu qui a connu des heures plus houleuses à l'époque de notre étude. S'il y a incompatibilité entre les groupes par le conflit, soit entre les «deux Québec», l'un français et l'autre anglais, c'est qu'il y a différence, altérité, spécificité.

Rappelons que notre analyse de contenu n'a pas eu l'intention d'exposer le discours identitaire Anglo-Québécois de façon généralisatrice, ni même de vouloir circonscrire, ou d'objectiver scientifiquement, le groupe Anglo-Québécois de façon définitive. Nous avons plutôt, à travers notre corpus médiatique du quotidien de «presse mainstream», retracé les thèmes principaux et récurrents faisant référence aux valeurs, aux significations communes véhiculées, aux symboles, mais aussi au sens patriotique pour les fêtes nationales, aux préoccupations concernant le statut de groupe minorisé politiquement. Ces thèmes rencontrés, nous ont permis d'entrevoir l'expression du sentiment anglo-québécois, de former une communauté. Nous avons alternativement relié ces thèmes avec le concept théorique privilégié de frontières symboliques qui découpent l'espace social. Il y a une délimitation non pas univoque mais manifeste des groupes Anglo-Québécois et Franco-Québécois.

Notre analyse a soulevé un intérêt encore plus grand pour la question de l'identité anglo-québécoise. Il nous apparaîtrait intéressant de procéder à la comparaison de la perception du rituel festif de la fête du Canada avec celui de la Saint-Patrice, une fête d'origine irlandaise. Il peut être d'un grand intérêt de voir comment lors de cette fête les groupes sont découpés et quelles sont les appartenances. Par curiosité, nous sommes

allés explorer du côté journalistique des coupures de presse *The Gazette* au sujet de cette fête pour les années soixante-dix également. Nos premières observations sont, que dans le contexte de cette fête, il y a un découpage ethnique entre les différents sous-groupes anglo-celtiques. Il y a aussi un rapport de génération marqué entre les «vieux», qui se considèrent authentiquement Irlandais, et les «Irish Canadians». On fait mention à plusieurs reprises de la présence lors des festivités des «vrais Irlandais», de ceux qui souhaiteraient l'être, et puis de ceux qui ne veulent que participer aux événements, sans identification.

Et puis une analyse comparative du traitement journalistique des fêtes du Canada et de la Saint-Jean Baptiste entre la presse anglophone et francophone, nous paraîtrait féconde quant à l'étude des frontières objectivées entre les groupes sociaux, et nous permettrait d'observer de façon comparative comment l'«Autre» est perçu.

Par ailleurs, il nous semblerait tout à fait pertinent d'observer le comportement identitaire des Anglo-Québécois hors de la province, c'est-à-dire de ceux qui ont participé au mouvement d'«exode» et qui ont quitté le Québec pour bien souvent partir vers la ville de Toronto. Se sentent-ils davantage Québécois ou Anglo-Québécois dans un autre contexte social, alors que les contacts entre groupes ne sont pas les mêmes?

## Bibliographie

Baillargeon, Jean-Paul

1994 «Les pratiques culturelles des anglophones du Québec»,  
*Recherches sociographiques*, 35, n. 2: 255-271.

Bardin, Laurence

1998 *L'analyse de contenu*, 1re édition parue en 1977, Paris: PUF.

Barth, Frederik

1995 «Les groupes ethniques et leurs frontières» (trad. franç., 1re éd. en anglais 1969), in Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Paris: PUF, coll. «Le sociologue » : 203-249.

Bertheleu, Hélène

2000 «Cohésion sociale, ethnicité et hiérarchies : fêtes et rituels lao en France»,  
*Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 16, n. 2: 153-170.

Bourdieu, Pierre

1977 «Sur le pouvoir symbolique», *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 32e années, n. 3. mai-juin: 405-411.

---

1982 *Ce que parler veut dire*, Paris: Fayard.

---

1984 «Espace social et genèse des classes», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 52-53, juin: 3-12.

Brubaker, Rogers

2001 «Au-delà de l'«identité»», *Acte de la recherche en sciences sociales*, 139, septembre: 66-85.

Brunet, Michel

1975 «La minorité anglophone du Québec : de la Conquête à l'adoption du Bill 22»,  
*L'Action Nationale*, Volume 63, n. 6, février: 452-466.

Caldwell, Gary

1994 *La question du Québec anglais*, Québec: IQRC.

- 1992 «Le Québec anglais : prélude à la disparition ou au renouveau», in *Le Québec en jeu : comprendre les grands défis*, Daigle, G. (dir.), Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Caldwell, Gary et Waddel, Éric (dir.)  
 1992 *Les Anglophones du Québec : de majoritaires à minoritaires*. Publié simultanément en anglais sous le titre : *The English of Quebec : from majority to minority status*, Montréal: IQRC.
- Chevrier, Marc  
 1997 *Des lois et des langues au Québec. Principes et moyens de la politique linguistique québécoise*. Série Études et documents. Ministère des relations internationales. Bibliothèque nationale du Québec.
- Clift, Dominique et McLoed Arnopoulos, Sheila  
 1979 *Le fait anglais au Québec*, Montréal: Libre Expression.
- Cloutier, Edouard  
 1982 «Les groupes du Québec et leurs appellatifs», *Les anglophones du Québec de majoritaires à minoritaires*, Montréal: IQRC : 131-145.
- Contandriopoulos, Damien  
 1997 *Étude de l'appartenance au groupe «Québécois» à partir des images et des identités véhiculées par la presse communautaire à Montréal*, mémoire de maîtrise, Montréal: Université de Montréal.
- Cuche, Denys  
 1996 *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris: Éditions La découverte.
- De Bonville, Jean  
 2000 *L'analyse de contenu des médias. De la problématique au traitement statistique*, Paris, Bruxelles: De Boeck Université.
- Duperey, Anny  
 1999 *Les chats de hasards*, Paris: Éditions du Seuil.
- El Yamani, Myriame  
 1996 «De la gaffe politique à l'exclusion du «nous» et du «eux» à travers les discours et stratégies médiatiques de «l'affaire Parizeau» au Québec» in *Les Convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques*, Fall, Hadjmoussa et Someoni (dir), Sainte-Foy: Presse de l'Université du Québec: 189-217.

- Freed, Josh et Kalina, Jon  
 1983 *The Anglo Guide to survival in Québec*, éd. par Freed et Kalina, Montréal: Eden Press.
- Girin, Jacques  
 1988 «La gestion des appartenances dans un témoignage», *Langage et société*, no. 45, septembre: 5-34.
- Heller, Monica  
 2001 «Critique and Sociolinguistic. Analysis of Discourse», *Critique of Anthropology*, Volume 21, n. 2, juin: 117-141.
- Heller, Monica et Labrie, Normand (dir.)  
 2001 *Prise de parole : langue, pouvoir et identité dans un monde en mutation*, projet de livre, Toronto: Université de Toronto, ([www.oise.utoronto.ca/CREFO](http://www.oise.utoronto.ca/CREFO)).
- Kirsch, Chantal et Bernier, Bernard  
 1988 «Le sens du discours écrit : propos méthodologiques à partir de deux recherches», *Culture*, vol. VIII, n. 1: 35-47.
- Legault, Josée  
 1995 «La minorité anglo-québécoise et le référendum» in *Choix, L'avenir de la communauté anglophone au Québec*, publié simultanément en anglais sous le titre : *The future of the anglophone community in Québec*, IRPP, volume 1, n. 9, juin : 415.
- \_\_\_\_\_  
 1992 *L'invention d'une minorité : Les Anglo-Québécois*, Montréal: Boréal.
- Levine, Marc  
 1997[1990] *La reconquête de Montréal*, traduit par Marie Poirier, Montréal: VLB éditeur.
- Locher, Uli  
 1988 *Les anglophones de Montréal : émigration et évolution des attitudes 1978-1983*, Québec: Conseil de la langue française.
- Maingueneau, Dominique  
 1998 *Analyser les textes de communication*, Paris: Dunod.
- \_\_\_\_\_  
 1987 *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Université d'Amiens, Paris, Hachette.

Maurais, Jacques

1987 «L'expérience québécoise d'aménagement linguistique» in *Politique et aménagement linguistique*. Dir. Jacques Maurais. Conseil de la langue française. Gouvernement du Québec : 361-416.

Norris, Alexander

1999 *The new anglo*, *The Gazette* de Montréal, série d'articles du 29 mai au 5 juin.

Olazabal, Ignace et Frigault, Louis-Robert

2000 «La fête de la Saint-Jean-Baptiste dans le quartier du Mile-end de Montréal. Nouvelle signification pour un lieu de mémoire», *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 16, n. 2: 143-152.

Radice, Martha

1999 *Feeling Comfortable? Les Anglo-Montréalais et leur ville*, Québec: Presses de l'Université Laval.

Siegel, Arthur

1982 «Les media québécois et l'unité canadienne» in *Les Anglophones du Québec : de majoritaires à minoritaires*, Montréal: IQRC, pp.337-357.

Rocher, Guy

1992 «Autour de la langue : crises et débats, espoirs et tremblements», in *Le Québec en jeu : comprendre les grands défis*, éd. Daigle, G. et Rocher, G., Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

Scowen, Reed

1991 *A Different Vision: The English in Quebec in the 1990s*, Don Mills, Maxwell MacMillan Canada.

Schmitz, Nancy

1997 «Les anglophones du Québec», *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs*, Sainte-Foy: Presses de l'université Laval: 215-224.

Stark, Mary

1983 «Who is a Quebecois ?», ed. By Vachon, R. And Langlais, J, Ottawa: The Tecumseh Press, pp.28-29.

Stein, Michael

1982 «Changement dans la perception de soi des Anglo-Québécois», *Les anglophones du Québec de majoritaires à minoritaire*, Québec: IQRC, Collection: identité et changements culturels : 111-130.

Tabouret-Keller, Andrée

1997 «Language and Identity» in *The Handbook of ethnolinguistics*, ed. par Florian Coulmas, Oxford: Blackwell Publishers.

Thibault, Pierrette

1989 «L'Analyse de contenu en anthropologie», *Conception et pratiques de l'analyse de contenu*. Revue de l'Association pour la Recherche Qualitative, volume 1, hiver: 121-147.

Waddel, Éric

1982 «Des gens et des lieux» in *Les anglophones du Québec : de majoritaires à minoritaires*. Québec: IQRC, pp.27-56..

Waters, David

1982 «Les media de langue anglaise et le Québec nouveau» in *Les anglophones du Québec : de majoritaires à minoritaires*. Québec: IQRC, pp.319-335.

Webber, Jeremy

1995 «Le référendum et l'avenir des anglophones du Québec», in *Choix, L'avenir de la communauté anglophone au Québec*, publié simultanément en anglais sous le titre : *The future of the anglophone community in Québec*, IRPP, volume 1, n. 9, juin: 15-28.

#### **Sources médiatiques :**

Le quotidien *The Gazette*, de 1970 à 1980, microfilms

*The Gazette*, service des sources statistiques

#### **Sources électroniques :**

Leman, Marc

1994 «Le multiculturalisme canadien», bulletin d'actualité, Bibliothèque du Parlement, Direction de la recherche parlementaire.

([http://www.parl.gc.ca/information/library/PRBpubs/936-f.htm#\\*end](http://www.parl.gc.ca/information/library/PRBpubs/936-f.htm#*end))

Fête du Canada

([http://www.pch.gc.ca/progs/cpsc-ccsp/jfa-ha/canada\\_f.cfm](http://www.pch.gc.ca/progs/cpsc-ccsp/jfa-ha/canada_f.cfm))